

SAINT ANSELME,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

PROSLOGUE

OU

ALLOCATION SUR L'EXISTENCE DE DIEU ET SUR SES ATTRIBUTS.

1. L'esprit s'élevant à la contemplation de Dieu. — II. Que Dieu existe véritablement, bien que l'insensé ait dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu. — III. Que la pensée ne peut concevoir la non-existence de Dieu. — IV. Comment il se fait que l'insensé a dit dans son cœur ce qu'il n'a pu penser. — V. Que Dieu est tout ce dont l'existence est préférable à la non-existence, et qu'existant seul par lui-même il a tout fait de rien. — VI. Comment Dieu n'étant point un corps peut être sensible. — VII. Comment il est tout-puissant, bien qu'il ne puisse certaines choses. — VIII. Comment il est à la fois miséricordieux et impassible. — IX. Comment étant juste, souverainement juste, il peut pardonner aux méchants, et qu'il leur fait miséricorde avec équité. — X. Comment il peut punir les méchants et leur faire grâce avec justice. — XI. Comment l'Écriture a pu dire que le Seigneur marche toujours dans la voie de la miséricorde, et que cependant il n'abandonne jamais la voie de la justice. — XII. Que Dieu est la vie elle-même, et qu'il renferme substantiellement tous ses attributs. — XIII. Comment il est le seul être infini, éternel, bien qu'on puisse dire que les autres esprits sont aussi des êtres infinis et éternels. — XIV. Comment et pourquoi ceux qui cherchent Dieu le voient et ne le voient point. — XV. Que Dieu surpasse tout ce que la pensée peut concevoir de plus grand. — XVI. Que la lumière au sein de laquelle il habite est véritablement inaccessible. — XVII. Que l'harmonie, l'odeur, la saveur, la beauté et toutes les propriétés des corps existent en Dieu d'une manière ineffable et digne de sa nature. — XVIII. Que Dieu est la vie, la sagesse, l'éternité, et tout ce qui est un bien réel. — XIX. Qu'il n'est pas contenu dans l'espace et le temps, mais qu'il contient toutes choses. — XX. Que son existence précède et dépasse toutes les existences, même celles qui sont éternelles. — XXI. Si l'éternité divine est ce qu'on doit entendre par ces expressions de l'Écriture, le siècle du siècle, ou les siècles des siècles. — XXII. Que Dieu seul est ce qui est, celui qui est. — XXIII. Que le souverain bien est également le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et que celui-là seul est nécessaire, qui est le bien universel, complet et unique. — XXIV. Conjectures sur la nature et la grandeur de ce bien. — XXV. Bonheur de ceux qui jouissent du souverain bien. — XXVI. Si c'est dans ce souverain bien que les élus trouveront cette plénitude de joie que le Seigneur leur promet.

PROOEMIUM.

Postquam opusculum quoddam, velut exemplum meditandi de ratione fidei, cogentibus me precibus quorundam fratrum, in persona alicujus tacite secum ratiocinando quæ nesciat investigantis edidi : considerans illud esse multorum concatenatione contextum argumentorum, cœpi mecum quærere si forte posset inveniri unum argumentum, quod nullo alio ad se probandum quam se solo indigeret; et solum ad adstruendum quia Deus vere est, et quia est summum bonum nullo alio indigens, et quo omnia indigent ut sint et bene sint, et quæcumque credimus de divina substantia, sufficeret. Ad quod cum sæpe studioseque cogitationem converterem, atque aliquando mihi videretur jam capi posse quod quærebam, aliquando mentis aciem omnino fugerat; tandem desperans volui cessare, velut ab inquisitione rei, quam inveniri esset impossibile. Sed cum illam cogitationem, ne mentem meam frustra occupando, ab aliis, in quibus proficere possem, impediret, penitus a me vellem excludere : tunc magis et magis, nolenti et defendenti se cœpit cum importunitate quadam ingerere. Quadam igitur die, cum vehementer ejus importunitati resistendo fatigarer, in ipso cogitationum conflictu sic se obtulit quod desperaveram, ut studiose cogitationem amplecterer, quam sollicitus repellebam. Æstimans igitur quod me gaudebam invenisse, si scriptum esset alicui legenti placitum, de hoc ipso et de quibusdam aliis, sub persona conantis erigere mentem suam ad contemplandum Deum, et quærentis intelligere quod credit, subditum scripsi opusculum. Et quoniam nec istud, nec illud, cujus supra memini, dignum libri nomine, aut cui auctoris præponeretur nomen, judicabam; nec tamen eadem sine aliquo titulo, quo aliquem, in cujus manus, venirent, quodammodo ad se legendum invitarent dimittenda putabam; unicuique suum dedi titulum, ut prius, *Exemplum meditandi de ratione fidei* : et sequens, *Fides quærens Intellectum*, diceretur. Sed cum jam a pluribus cum his titulis utrumque transcriptum esset, coegerunt me plures, et maxime reverendus archiepiscopus Lugdunensis, Hugo nomine, fungens in Gallia legatione apostolica, qui mihi hoc ex apostolica præcepit autoritate, ut nomen meum illis præscriberem. Quod

PRÉFACE.

Cédant aux pressantes sollicitations de quelques-uns de mes frères, j'ai mis au jour un petit ouvrage composé en forme de méditation religieuse sur les mystères de la foi, et dans lequel j'avais emprunté le langage et les idées d'un homme qui s'entretient, solitaire, avec sa pensée, et cherche Dieu avec les lumières de sa raison. A peine cet ouvrage eut-il paru que, songeant à cette longue série d'arguments qu'il m'avait fallu employer, et dont la chaîne non interrompue m'avait semblé nécessaire pour arriver à mon but, je me demandai si par hasard on ne pourrait pas trouver un argument unique, indépendant de tout autre, se suffisant à lui-même, pour opérer la conviction, pour établir avec certitude que Dieu existe, qu'il est la cause suprême de toute existence et la source première de tout bien; en un mot, pour rendre compte de tous les attributs que la foi accorde à la nature divine. Long-temps je cherchai dans ma pensée cet argument victorieux, long-temps je le poursuivis dans les profondeurs de la réflexion avec une ardente curiosité. Parfois il me semblait que j'allais le saisir, mais toujours il m'échappait au moment où je croyais l'atteindre. Fatigué de mes inutiles efforts, et désespérant du succès de mon entreprise, j'avais résolu d'y renoncer et d'abandonner une recherche que je regardais désormais comme infructueuse; mais j'eus beau vouloir chasser cette idée de mon esprit, de peur qu'en l'occupant à la poursuite d'un objet impossible à atteindre elle ne l'empêchât de se livrer à des travaux moins futiles et plus profitables, elle s'établit obstinément en moi, elle m'obséda de plus en plus, malgré tous mes efforts pour me délivrer de sa présence importune et de ses continuelles persécutions. Un jour donc qu'elle me pressait avec un nouvel acharnement et que j'étais plus fatigué que jamais de cette lutte incessante, au milieu même de ce conflit de mes pensées, ce que j'avais inutilement cherché vint s'offrir tout-à-coup à mon esprit et me força d'embrasser avec transport l'idée heureuse que je voulais repousser loin de moi. Tout fier de ma découverte, je m'imaginai que quelques lecteurs la verraient avec plaisir exposée dans un écrit où je ferais parler un chrétien qui s'efforce d'élever son âme jusqu'à la contemplation de Dieu, et qui cherche à se rendre compte de sa croyance. Je composai donc le petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. Je n'eus point, en le terminant, la prétention d'avoir fait un livre; cette prétention, je ne l'avais pas eue davantage en terminant le premier :

ut aptius fieret, illud quidem *Monologium*, id est, *Soliloquium* : istud vero *Prologion*, id est, *Alloquium*, nominavi.

CAPUT I. Eia nunc, homuncio, fuge paululum occupationes tuas, absconde te modicum a tumultuosis cogitationibus tuis. Abjice nunc onerosas curas, et postpone laboriosas distensiones tuas. Vaca aliquantulum Deo, et requiesce aliquantulum in eo. Intra in cubiculum mentis tuæ; exclude omnia præter Deum, et quæ te juvent ad quærendum eum; et clauso ostio quære eum. Dic nunc, totum cor meum, dic nunc Deo : « Quæro vultum tuum; vultum tuum, Domine, requiro.» Eia nunc ergo, tu Domine Deus meus, doce cor meum et quomodo te quærat, ubi et quomodo te inveniat. Domine, si non es hic, ubi te quæram absentem? Si autem ubique es, cur non video te præsentem? Sed certe habitas lucem inaccessibilem. Et ubi est lux inaccessibilis, aut quomodo accedam ad lucem inaccessibilem? Aut quis me ducet, et inducet in illam, ut videam te in illa? Deinde, quibus signis, qua facie te quæram? Nunquam te vidi, Domine Deus meus; non novi faciem tuam. Quid faciet, altissime Domine, quid faciet iste tuus longinquus exsul? Quid faciet servus tuus anxius amore tui, et longe projectus a facie tua? Anhelat videre te; et nimis abest illi facies tua. Accedere ad te desiderat; et inaccessibilis est habitatio tua. Invenire te cupit, et nescit locum tuum. Quærere te affectat; et ignorat vultum tuum. Domine, Deus meus es, et Dominus meus es; et nunquam te vidi. Tu me fecisti et refecisti, et omnia mea bona tu mihi contulisti;

ces deux opuscules me semblaient également indignes de paraître avec le nom de leur auteur. Cependant je ne voulais point les abandonner aux chances de la publicité sans donner à chacun d'eux un titre qui lui fit espérer un accueil favorable et lui servit de recommandation auprès de quelques lecteurs. J'avais en conséquence intitulé le premier *Modèle de méditation sur les mystères de la foi*, et le second *la Foi cherchant l'Intelligence*. Déjà ces deux petits ouvrages avaient été plusieurs fois transcrits avec les titres ci-dessus indiqués, quand des personnes de considération m'engagèrent à y mettre mon nom. Hugo, le vénérable archevêque de Lyon, qui à cette époque s'acquittait en France d'une mission apostolique, usa lui-même de toute son autorité sur moi pour me décider à signer ces deux écrits. Je dus obéir, et je jugeai en même temps convenable d'en changer les titres; j'intitulai donc le premier : *Monologue ou Soliloque*, et le second : *Prologue ou Allocution*.

CHAPITRE I. Faible mortel, détache-toi un instant aux occupations d'ici-bas; cherche un abri contre l'orage de tes pensées, dépose le pesant fardeau de tes inquiétudes, suspends ton pénible labeur. Un moment du moins occupe-toi de Dieu, un moment repose-toi en lui. Entre dans le sanctuaire de ton âme, ferme-le aux souvenirs importants de la terre, aux vains bruits du monde, et, seul avec tes réflexions pieuses, cherche Dieu dans le silence du recueillement. Dis, ô mon cœur, dis maintenant à Dieu : « Je veux contempler ta face; c'est ta » face, Seigneur, que je veux contempler. » Et vous, mon Seigneur et mon Dieu, apprenez à mon cœur en quel lieu et comment il doit vous chercher, en quel lieu et comment il peut vous trouver. Seigneur, si vous n'êtes pas ici près de moi, où vous chercherai-je? si vous êtes êtes partout, pourquoi ne vous vois-je point? Je sais que vous habitez au sein d'une lumière inaccessible; où donc est-elle, cette lumière inaccessible? comment pourrai-je en approcher? qui me guidera vers elle? qui m'y fera pénétrer afin que je vous voie dans votre mystérieuse et brillante demeure? à quels signes, à quels traits vous reconnaitrai-je? Je ne vous ai jamais vu, mon Seigneur et mon Dieu; je ne connais point votre visage. Que fera, Dieu très-haut, que fera ce pauvre exilé qui languit si loin de vous? que fera votre serviteur, qui brûle d'amour pour vous, et qui est banni de votre présence? Il voudrait vous voir, et il ne peut franchir la distance qui le sépare de vous; il voudrait aller vers vous, et votre demeure est inaccessible;

et nondum novi te. Denique ad te videndum factus sum, et nondum feci propter quod factus sum.

O misera sors hominis, cum hoc perdidit ad quod factus est. O durus, et dirus casus ille! Heu! quid perdidit, et quid invenit? Quid abscessit, et quid remansit? Perdidit beatitudinem, ad quam factus est; et invenit miseriam, propter quam factus non est: abscessit, sine quo nihil felix est; et remansit, quod per se non nisi miserum est. Manducabat tunc panem angelorum, quem nunc esurit; manducat nunc panem dolorum, quem tunc nesciebat. Heu publicus luctus hominum: universalis planctus filiorum Adæ! Ille ructabat saturitate; nos suspiramus esurie. Ille abundabat; nos mendicamus. Ille feliciter tenebat; et misero deseruit: nos infeliciter egomus, et miserabiliter desideramus; et heu, vacui remanemus. Cur non nobis custodivit, cum facile posset, quo tam graviter careremus? Quare sic nobis obseravit lucem, et obduxit nos tenebris? Ut quid abstulit nobis vitam, et infixit mortem? Ærumnosi, unde sumus expulsi, quo sumus impulsus? unde præcipitati? quo obruti? A patria in exilium; a visione Dei in cæcitatem nostram; a jucunditate immortalitatis in amaritudinem et horrorem mortis. Misera mutatio de quanto bono in quantum malum! Grave damnum, gravis dolor, grave totum.

Sed heu! me miserum, unum de aliis miseris filiis Evæ elongatis a Deo, quid incepti? quid effecti? quo tendebam? quo deveni? Ad quid

il voudrait vous trouver, et il ignore où vous êtes; il voudrait vous chercher, et il ne connaît point les traits de votre visage. Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, et je ne vous ai jamais vu; vous m'avez créé deux fois, vous m'avez comblé de vos bienfaits, et je ne vous connais pas encore. J'ai été créé pour vous voir, pour vous contempler, et je n'ai pu encore atteindre le but de mon existence.

Jour funeste où l'homme fut déshérité de son destin sublime! qui pourrait assez déplorer sa faute et son malheur? Hélas! qu'a-t-il perdu et qu'a-t-il trouvé? qu'a-t-il laissé échapper et que lui est-il resté? Il a perdu la béatitude qui était le but de son existence, et il a trouvé la misère, pour laquelle il n'avait point été fait; il a laissé échapper un trésor sans lequel il n'y a point de bonheur, et il ne lui est rien resté que la souffrance et la douleur. L'homme, avant sa faute, se nourrissait du pain des anges qu'il ne connaît plus aujourd'hui; et maintenant il se nourrit du pain des douleurs, qu'il ne connaissait pas encore alors. Que tous les hommes gémissent, que tous les fils d'Adam versent des larmes et fassent entendre une plainte éternelle. Hélas! notre premier père se rassasiait d'une nourriture céleste, et nous mourons de faim; il était riche, et la pauvreté nous accable; il était heureux, il a méprisé son bonheur, et nous sommes condamnés à tous les maux, et nous soupirons en vain après une félicité qui ne saurait revenir. Hélas! pourquoi n'a-t-il pas gardé les biens dont il jouissait et dont il pouvait jouir toujours? pourquoi n'a-t-il pas laissé ce précieux héritage à ses descendants? pourquoi nous a-t-il ainsi ravi la lumière pour nous plonger dans les ténèbres? pourquoi nous a-t-il ôté la vie? pourquoi nous a-t-il donné la mort? Infortunés! de quel séjour de délices nous avons été chassés! dans quel séjour de misères nous habitons! de quelle hauteur sublime nous avons été précipités! dans quel abîme profond nous sommes descendus! Nous avions une patrie, et nous voilà exilés; nous pouvions contempler Dieu, et nous voilà frappés d'aveuglement; nous pouvions jouir de l'immortalité et de la béatitude céleste, et nous voilà condamnés ici-bas au malheur et à la mort. Quelle révolution terrible s'est opérée dans nos destinées! quelle chute immense nous avons faite du comble de la félicité au fond de la misère! Que tous les hommes gémissent, que tous les fils d'Adam exhalent une plainte éternelle.

Mais hélas! malheureux que je suis, compagnon d'infortune de tous les enfans d'Ève, pauvre exilé, banni comme mes frères de la

adspirabam? in quibus suspiro? quasivi beua; et ecce turbatio. Tendebam in Deum, et offendi in meipsura; requiem quærebam in secreto meo, et tribulationem et dolorem inveni in intimis meis. Volebam ridere a gaudio mentis meæ, et cogor rugire a gemitu cordis mei. Sperabatur lætitia: et ecce unde densentur suspiria. Et, o tu Domine, usquequo? Usquequo, Domine, oblivisceris nos? usquequo avertis faciem tuam a nobis? Quando respicies, et exaudies nos? Quando illuminabis oculos nostros, et ostendes nobis faciem tuam? Quando restitues te nobis? Respice, Domine, exaudi, illumina nos, ostende nobis teipsum. Restitue te nobis, ut bene sit nobis; sine quo tam male est nobis. Miserere labores et conatus nostros ad te, qui nihil valemus sine te. Invitas nos; adjuva nos. Obsecro, Domine, ne desperem suspirando; sed respirem sperando. Obsecro, Domine, amaricatum est cor meum sua desolatione; indulca illud tua consolatione. Obsecro, Domine, esuriens incepti quærere te; ne desinam jejunos de te: famelicus accessi, ne recedam impastus. Pauper veni ad divitem, miser ad misericordem; ne redeam vacuus et contemptus. Et si antequam comedam suspiro, da, vel post suspiria, quod comedam. Domine, incurvatus non possum nisi deorsum adspicere; erige me, ut possim sursum intendero. « Iniquitates meæ supergressæ caput meum, » obvolvunt me; et sicut onus grave, gravant me. » Evolve me, exonera me; ne urgeat puteus earum os suum super me: liceat mihi suspicere lucem tuam, vel de longe, vel de profundo. Doce me, quærere te, et ostende te quærenti: quia nec quærere te possum, nisi tu doceas; nec invenire, nisi te ostendas. Quæram te desiderando, desiderem quærendo, inveniam amando, amem inveniando. Fateor, Domine, et gratias ago, quia creasti in me hanc imaginem tuam, ut tui memor sim, te cogitem, te amem; sed sic est abolita attritione vitiorum, sic est obfusata fumo peccatorum; ut non possit facere ad quod facta est, nisi tu renoves et reformes eam. Non tento, Domine, penetrare altitudinem tuam; quia nullatenus comparo illi intellectum meum: sed desidero aliquatenus intelligere veritatem tuam, quam credit et amat cor meum. Neque enim quæro intelligoro, ut credam; sed credo, ut intelligam. Nam et hoc credo quia nisi credidero, non intelligam.

présence de Dieu, qu'avais-je entrepris et qu'ai-je fait ? quel était mon but et où suis-je arrivé ? vers quel objet aspirait mon cœur et pour quoi soupiro-t-il ? Je cherchais le bien suprême, et je n'ai trouvé que la désolation ; je voulais m'élever vers Dieu, et je suis retombé sur moi-même ; je cherchais le repos dans le recueillement de ma pensée, et j'ai trouvé le trouble jusque dans le sanctuaire de mon âme ; je voulais m'abandonner à une pieuse allégresse, et je suis forcé de faire entendre le cri perçant de la douleur ; j'espérais entonner un hymne de joie, et ma bouche n'exhale que les accents de la tristesse. Mais vous, Seigneur, jusques à quand, jusques à quand, Seigneur, oublierez-vous vos créatures ? jusques à quand détournerez-vous vos regards pour ne les point voir ? Est-il loin encore le jour où vous daignerez jeter les yeux sur nous et prêter l'oreille à nos prières ? le jour où vous ferez briller votre lumière dans nos cœurs, où vous révélez à notre vue la majesté de votre face, où vous nous serez rendu ? Jetez les yeux sur nous, Seigneur, prêtez l'oreille à nos prières, faites briller votre lumière dans nos cœurs, révélez à notre faible vue la majesté de votre face, rendez-vous à nous, afin que nous soyons heureux en vous possédant, vous dont la privation nous rend si malheureux. Ayez pitié de nos peines et des efforts que nous faisons pour arriver jusqu'à vous, faibles moi tels qui ne pouvons rien sans vous. Tendez-nous une main secourable, puisque votre voix nous appelle. Je vous en supplie, Seigneur, ne me laissez point soupirer dans le désespoir, mais faites que je respire par l'espérance. Je vous en supplie, Seigneur, mon cœur est désolé et plein d'amertume, versez en lui vos douces consolations. Je vous en supplie, Seigneur, je me suis mis à vous chercher, tourmenté par la faim, ne permettez pas que je m'en revienne affamé ; je suis venu vers vous pour vous demander le pain des anges, ne me laissez point vous quitter sans être rassasié de la nourriture céleste. Pauvre et malheureux, je vous implore, vous qui êtes riche et bienfaisant. Dédaignez-vous ma prière ? m'abandonnez-vous à mon indigence et à ma misère ? Je soupiro parce que j'ai faim ; ne serez-vous pas touché de mes soupirs ? Seigneur, je suis courbé vers la terre et je ne puis regarder en haut ; relevez-moi, afin que je puisse contempler le ciel. « Le poids de mes iniquités fait pencher ma tête, il m'accable comme un lourd fardeau ; » soulagez-moi, faites que je puisse me redresser, que je puisse voir votre lumière, du moins de loin, du moins du fond de l'abîme où je suis tombé. Apprenez-moi à vous chercher ; montrez-vous à mes regards qui vous cherchent, car je ne

CAP. II. Ergo, Domine, qui das fidei intellectum, da mihi, ut, quantum scis expedire, intelligam quia es, sicut credimus, et hoc es, quod credimus; et quidem credimus te esse aliquid, quo nihil majus cogitari possit. An ergo non est aliqua talis natura, quia: «Dixit insipiens» in corde suo: Non est Deus? Sed certe idem ipse insipiens, cum audit hoc ipsum quod dico, aliquid quo majus nihil cogitari potest; intelligit quod audit, et quod intelligit in intellectu ejus est; etiam si non intelligat illud esse. Aliud est enim rem esse in intellectu: aliud intelligere rem esse. Nam cum pictor præcogitat quæ facturus est, habet quidem in intellectu; sed nondum esse intelligit, quod nondum fecit. Cum vero jam pinxit; et habet in intellectu, et intelligit esse quod jam fecit. Convincitur ergo etiam insipiens esse vel in intellectu aliquid, quo nihil majus cogitari potest: quia hoc cum audit, intelligit, et quicquid intelligitur, in intellectu est. Et certe id quo majus cogitari nequit, non potest esse in intellectu solo. Si enim vel in solo intellectu est, potest cogitari esse et in re: quod majus est. Si ergo id, quo majus cogitari non potest, est in solo intellectu; id ipsum, quo majus cogitari non potest, est quo majus cogitari potest: sed certe hoc esse non potest. Existit ergo procul dubio aliquid, quo majus cogitari non valet, et in intellectu, et in re.

puis vous chercher si vous ne guidez mes pas, ni vous trouver si vous ne vous révélez pas à moi. Je dois vous chercher en vous désirant, je dois vous désirer en vous cherchant, je dois vous trouver en vous aimant, je dois vous aimer en vous trouvant. Je le confesse, Seigneur, et je vous en rends grâces, vous m'avez créé à votre image, afin que je me souvienne de vous, que je pense à vous, que je sois rempli d'amour pour vous. Mais ce reflet divin que vous avez mis en moi est tellement effacé par l'empreinte du vice, tellement obscurci par les ténèbres du péché, qu'il est désormais pour moi un flambeau inutile si vous ne lui rendez sa splendeur première. Je n'essaie point, ô mon Dieu, de sonder les profondeurs mystérieuses de votre nature; mon intelligence bornée ne peut mesurer l'immensité de vos perfections; mais je désire comprendre, autant qu'il est en moi, les saintes vérités que mon cœur aime et que ma foi reconnaît en vous. Je ne cherche pas à comprendre afin de croire, je crois afin de comprendre; je ne puis avoir l'intelligence qu'à condition d'avoir d'abord la foi.

CHAP. II. Mon Dieu, vous qui donnez l'intelligence à la foi, faites que je comprenne, autant que vous le jugez utile, que vous existez comme nous le croyons, et que vous êtes tel que nous vous croyons. La foi nous dit que vous êtes l'être par excellence, l'être au-dessus duquel la pensée ne peut rien concevoir. « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu; » a-t-il dit vrai? la foi nous trompe-t-elle quand elle affirme l'existence de la divinité? non, certes. L'insensé lui-même, en entendant parler d'un être supérieur à tous les autres et au-dessus duquel la pensée ne peut rien concevoir, comprend nécessairement ce qu'il entend; or, ce qu'il comprend existe dans son esprit, bien qu'il en ignore l'existence extérieure. Car autre chose est l'existence d'un objet dans l'intelligence, autre chose la notion de l'existence de cet objet. Ainsi quand un peintre médite un tableau qu'il va bientôt jeter sur la toile, ce tableau existe déjà dans son esprit; mais l'artiste n'a pas encore l'idée de l'existence réelle d'une œuvre qu'il n'a pas encore enfantée; il ne peut avoir cette idée que lorsque l'œuvre conçue dans son imagination prend une forme et s'incarne, pour ainsi dire, sous son pinceau. Dès lors cette œuvre existe à la fois et dans l'esprit de l'artiste et dans la réalité. L'insensé lui-même est donc forcé d'avouer qu'il existe, du moins dans l'intelligence, quelque chose au-dessus de laquelle la pensée ne peut rien concevoir, puisqu'en entendant parler de cet être suprême, quel qu'il soit, il comprend ce qu'il entend, et que tout ce qui est compris

CAP. III. Quod utique sic vere est, ut nec cogitari possit non esse. Nam potest cogitari esse aliquid quod non possit cogitari non esse; quod majus est, quam quod non esse cogitari potest. Quare si id, quo majus nequit cogitari, potest cogitari non esse: id ipsum quo majus cogitari nequit non est id quo majus cogitari nequit: quod convenire non potest. Sic ergo vere est aliquid quo majus cogitari non potest, ut nec cogitari possit non esse.

Et hoc es tu, Domine Deus noster. Sic ergo vere es, Domine Deus meus, ut nec cogitari possis non esse; et merito. Si enim aliqua mens posset cogitare aliquid melius te, ascenderet creatura super creatorem, et judicaret de creatore: quod valde est absurdum. Et quidem quicquid est aliud præter solum te, potest cogitari non esse. Solus igitur verissime omnium, et ideo maxime omnium habes esse: quia quicquid aliud est, non sic vere est, et idcirco minus habet esse. Cur itaque; «dixit insipiens in corde suo, non est Deus?» Cum tam in promptu sit rationali menti, te maxime omnium esse. Cur, nisi quia stultus et «insipiens?»

CAP. IV. Verum quomodo dixit insipiens in corde suo quod cogitare non potuit, aut quomodo cogitare non potuit, quod dixit in corde? cum idem sit dicere in corde et cogitare? Quod si vere, imo quia vere et cogitavit, quia dixit in corde; et non dixit in corde, quia

existe dans l'intelligence. Or, cet être suprême au-dessus duquel la pensée ne peut rien concevoir ne saurait exister dans l'intelligence seule; car, en supposant que cela soit, rien n'empêche de le concevoir comme existant aussi dans la réalité, ce qui est un mode d'existence supérieur au premier. Si donc l'être suprême existait dans l'intelligence seule, il y aurait quelque chose que la pensée pourrait concevoir au-dessus de lui; il ne serait plus l'être par excellence, ce qui implique contradiction. Il existe donc sans aucun doute, et dans l'intelligence et dans la réalité, un être au-dessus duquel la pensée ne peut rien concevoir.

CHAP. III. Cet être suprême existe si bien qu'il est impossible de concevoir sa non-existence. En effet, on peut avoir l'idée de quelque chose qui existe nécessairement et d'une manière absolue; or ce mode d'existence est supérieur à celui qui caractérise les êtres contingents. Si donc on pouvait concevoir la non-existence de l'être suprême et faire de lui un être contingent, la pensée serait libre de concevoir au-dessus de lui quelque chose dont l'existence serait nécessaire; par conséquent il ne serait plus l'être par excellence, ce qui implique contradiction. Il existe donc un être suprême, et cet être suprême existe si bien que la pensée ne peut concevoir sa non-existence.

C'est vous qui êtes cet être par excellence, mon Seigneur et mon Dieu; et vous existez avec tant de plénitude et de vérité qu'il est impossible de comprendre que vous n'existiez point; et c'est justice. Si la pensée humaine pouvait avoir l'idée d'un être supérieur à vous, la créature s'élèverait au-dessus du Créateur et le jugerait du haut de son orgueil, conséquence absurde et monstrueuse qui détruit la supposition dont elle est née. Tous les êtres, excepté vous, n'ont qu'une existence accidentelle et incomplète, puisque la pensée peut les supposer anéantis; seul vous avez la pleine et véritable existence, puisque vous êtes l'être nécessaire et absolu. Pourquoi donc « l'insensé » a-t-il dit dans son cœur : Dieu n'existe point, » quand la raison affirme que vous êtes le seul être qui possédiez l'existence véritable et complète? pourquoi, si ce n'est parce qu'il est privé de raison, parce qu'il est « insensé? »

CHAP. IV. Mais comment l'insensé a-t-il dit dans son cœur ce qu'il n'a pu penser, ou comment n'a-t-il pu penser ce qu'il a dit dans son cœur, puisque c'est une seule et même chose de dire dans son cœur et de penser? Pour expliquer cette contradiction, remarquons qu'il y a deux

cogitare non potuit; non uno tantum modo dicitur aliquid in corde vel cogitatur. Aliter enim cogitatur res, cum vox eam significans cogitatur: aliter cum idipsum, quod res est, intelligitur. Illo itaque modo potest cogitari Deus non esse: isto vero, minime. Nullus quippe intelligens id quod sunt ignis et aqua, potest cogitare ignem esse, aquam secundum rem; licet hoc possit, secundum voces; ita igitur nemo intelligens id quod Deus est, potest cogitare quia Deus non est, licet hæc verba dicat in corde, aut sine ulla, aut cum aliqua extranea significatione.

Deus enim est id quod majus cogitari non potest. Quod qui bene intelligit, utique intelligit idipsum sic esse, ut nec cogitatione queat non esse. Qui ergo intelligit sic esse Deum, nequit eum non esse cogitare. Gratias tibi, bone Domine, gratias tibi: quia, quod prius credidi, te donante, jam sic intelligo, te illuminante, ut, si te esse uolim credere, non possim non intelligere.

CAP. V. Quid igitur es, Domine Deus, quo nihil majus valet cogitari? Sed quid es, nisi id quod summum omnium solum existens per seipsum, omnia alia fecit de nihilo? Quicquid enim hoc non est, minus est quam quod cogitari possit: sed hoc de te cogitari non potest. Quod ergo bonum deest summo bono, per quod est omne bonum? Tu es itaque justus, verax, beatus, et quicquid melius est esse quam non esse; melius namque est esse justum, quam non justum; beatum quam non beatum.

CAP. VI. Verum cum melius sit te esse sensibilem, omnipotentem, misericordem, impassibilem, quam non esse: quomodo es sensibilis, si non es corpus; aut omnipotens, si non omnia potes: aut misericors simul et impassibilis? Nam si sola corporea sunt sensibilia, quoniam sensus circa corpus, et in corpore sunt, quomodo es sensibilis, cum non sis corpus; sed summus spiritus, qui corpore melior est?

manières de penser ou de dire dans son cœur, et ces deux manières sont bien différentes. Autre chose est de penser à un objet en pensant au mot qui l'exprime, autre chose est de penser à ce même objet en ne songeant qu'à ses propriétés essentielles. On peut concevoir de la première façon la non-existence de Dieu, mais il est impossible de la concevoir de la seconde. Personne, en songeant aux propriétés essentielles du feu et de l'eau, ne peut penser réellement que le feu soit l'eau, bien qu'il le puisse verbalement. Ainsi personne, en songeant aux attributs de Dieu, ne peut concevoir sa non-existence, bien qu'il puisse l'affirmer dans son cœur en rapprochant à sa fantaisie deux idées incompatibles, savoir, celle de Dieu et celle du néant, et en établissant entre elles, par la parole, un rapport de convenance qu'elles n'ont pas dans la réalité.

Je dis que l'idée de Dieu exclut l'idée de néant, car Dieu est l'être suprême, l'être au-dessus duquel la pensée ne peut rien concevoir. Or l'idée d'un être suprême renferme celle d'une existence nécessaire et absolue. L'idée du néant est incompatible avec l'idée d'une pareille existence; elle est donc incompatible avec l'idée d'un être suprême, et par conséquent avec l'idée de Dieu. Je vous rends grâce, ô mon Dieu ! je vous rends grâce de m'avoir donné d'abord la foi et d'avoir ensuite éclairé mon intelligence, en sorte que si je ne voulais pas croire à votre existence je serais encore forcé de la comprendre.

CHAP. V. Qu'êtes-vous donc, mon Seigneur et mon Dieu, être suprême au-dessus duquel la pensée ne peut rien concevoir? qu'êtes-vous, sinon la cause première, nécessaire et absolue qui a tiré toutes choses du néant? Toute créature n'a qu'une existence incomplète et bornée; mais vous êtes la cause créatrice de tout ce qui est, vous avez donc seul la plénitude de l'existence; or, quel bien peut manquer à celui qui est le souverain bien et par qui tout bien existe? Vous êtes donc juste, vrai, heureux; vous êtes tout ce dont l'existence est préférable au néant; or il vaut mieux être juste que d'être privé de la justice, heureux que d'être privé du bonheur.

CHAP. VI. Il vaut mieux aussi que vous soyez sensible, tout-puissant, miséricordieux, impassible, que privé de ces attributs. Mais comment pouvez-vous être sensible, si vous n'êtes point un corps? tout-puissant, si vous ne pouvez pas toutes choses? miséricordieux, si vous êtes impassible? Si les êtres revêtus d'un corps sont seuls doués de sensibilité, parce que les sens appartiennent au corps, comment, je le répète, pouvez-vous posséder la sensibilité, puisque vous êtes un esprit

Sed si sentire non est nisi cognoscere, aut non nisi ad cognoscendum; qui enim sentit, cognoscit secundum sensuum proprietatem, ut per visum colores, per gustum sapes, non inconvenienter dicitur aliquo modo sentire, quicquid aliquo modo cognoscit. Ergo, Domine, quamvis non sis corpus, vere tamen eo modo summe sensibilis es, quo summe omnia cognoscis, non quo animal corporeo sensu cognoscit.

CAP. VII. Sed et omnipotens quomodo es, si non omnia potes? Aut si non potes corrumpi, nec mentiri, nec facere verum esse falsum; ut quod factum est, non esse factum, et plura similiter, quomodo potes omnia? Aut hæc posse, non est potentia; sed impotentia. Nam qui hæc potest, quod sibi non expedit, et quod non debet, potest: quæ quanto magis potest, tanto magis adversitas et perversitas possunt in illum, et ipse minus contra illas. Qui ergo sic potest, non potentia potest, sed impotentia.

Non enim ideo dicitur posse, quia ipse possit; sed quia sua impotentia facit aliud in se posse: sive aliquo genere loquendi; sicut multa improprie dicuntur, ut cum ponimus *esse*, pro *non esse*; et *facere* pro eo quod est *non facere*, aut pro *nihil facere*. Nam sæpe dicimus ei, qui rem aliquam esse negat: «Sic est quemadmodum dicis esse.» Cum magis proprie videatur dici: «Sic non est, quemadmodum dicis non esse.» Item dicimus: «Iste sedet, sicut ille facit,» aut: «Iste quiescit

pur, et que la supériorité de l'esprit sur la matière ne permet point de vous considérer comme un être matériel ?

J'essaierai d'expliquer cette apparente contradiction. On peut dire que sentir n'est autre chose que connaître, ou du moins que la sensibilité est l'origine, la source de la connaissance; en effet, celui qui sent connaît par l'intermédiaire des sens les qualités et les objets extérieurs; par la vue, il perçoit les couleurs; par le goût, il perçoit les saveurs. On peut donc dire aussi, sans blesser la vérité, que l'on sent en général tout ce que l'on connaît, et que toute idée est un sentiment, de même que tout sentiment est une idée. Ainsi donc, ô mon Dieu, bien que vous ne soyez point un corps, vous êtes doué de sensibilité au plus haut degré, par cela même que vous connaissez pleinement toutes choses, et que votre intelligence surpasse celle de l'homme de toute la supériorité de l'esprit sur la matière.

CHAP. VII. Mais comment êtes-vous tout-puissant, si vous ne pouvez pas toutes choses? ou comment pouvez-vous toutes choses, si vous ne pouvez souffrir, ni mentir, ni changer la vérité en erreur, ni empêcher que ce qui est fait ne soit fait? J'essaierai de répondre à cette objection. Quand on veut que Dieu change la vérité en erreur, qu'il empêche que ce qui est fait ne soit fait, on exige de lui une chose absurde et contraire à la raison; or, Dieu étant la raison suprême, l'absurdité est incompatible avec sa nature, et sa puissance ne doit point se déployer aux dépens de sa sagesse. Demander que Dieu puisse souffrir, qu'il puisse mentir, c'est lui demander, non pas un acte de puissance, mais un témoignage de faiblesse. L'homme peut souffrir et mentir, et en cela il peut ce qui est funeste ou criminel; et plus il le peut, plus l'adversité et le mal ont d'empire sur lui, moins il en a lui-même contre le mal et l'adversité. Un pareil pouvoir n'est donc au fond qu'impuissance et faiblesse. Quand l'homme souffre et pèche, il ne fait pas acte de puissance, il cède au contraire à une puissance étrangère qui le domine.

Ce n'est donc que par un abus de langage que nous exprimons une idée de pouvoir là où nous devrions exprimer une idée de faiblesse. Cet emploi abusif des mots n'est pas rare dans notre langue: souvent pour nous *existence* veut dire *néant*, *action* veut dire *inaction*. Par exemple, qu'une personne nie l'existence d'une chose, nous exprimons notre assentiment en ces termes: « La chose est comme vous le dites. » Il serait plus logique, il me semble, d'employer les termes suivans: « La chose n'est pas comme vous le niez. » Nous disons en-

sicut ille facit; v. cum sedere sit quiddam non facere, et quiescere sit nihil facere.

Sic itaque cum quis dicitur habere potentiam faciendi aut patiendi quod sibi non expedit, aut quod non debet, impotentia intelligitur per potentiam, quia quo plus habet hanc potentiam, eo adversitas et perversitas in illum sunt potentiores, et ille contra eas impotentior. Ergo, Domine Deus, inde verius es omnipotens, quia potes nihil per impotentiam, et nihil potest contra te.

CAP. VIII. Sed et misericors simul et impassibilis quomodo es? Nam si es impassibilis, non compateris; si non compateris, non est tibi miserum cor ex compassione miseri; quod est esse misericordem. At si non es misericors, unde miseris est tanta consolatio? Quomodo ergo es, et non es misericors, Domine, nisi quia es misericors secundum nos, et non es secundum te? Es quippe secundum sensum nostrum, et non es secundum tuum. Etenim cum tu respicis nos miseros, nos sentimus misericordis effectum; tu non sentis affectum. Et misericors es igitur, quia miseros salvas, et peccatoribus tuis parcis, et misericors non es, quia nulla miseriam compassione afueris.

CAP. IX. Verum malis quomodo parcis, si es totus justus et summe justus? Quomodo enim totus justus et summe justus facis aliquid non justum? Aut quæ justitia est merenti mortem æternam dare vitam sempiternam? Unde ergo, bone Deus, bone bonis et malis, unde tibi salvare malos; si hoc non est justum? An quia bonitas tua est incomprehensibilis, latet hoc in luce inaccessiblei quam inhabitas?

Vere in altissimo et secretissimo bonitatis tuæ latet fons unde ma-

core : « Il reste assis comme fait son voisin ; » ou bien : « Il se repose comme fait son voisin. » C'est encore abuser des expressions que de parler ainsi ; celui qui reste assis n'est pas dans un état actif, mais dans un état passif ; et celui qui se repose ne fait absolument rien.

De même, quand on dit d'un homme qu'il a le pouvoir de commettre ce qui est un crime, ou d'éprouver un malheur, le mot *pouvoir* est impropre, et c'est *impuissance* qu'on devrait dire ; car, plus il a ce prétendu pouvoir, plus il est soumis à l'empire du mal et aux coups de l'adversité ; par conséquent plus il se montre faible et sans force. Ainsi, mon Seigneur et Dieu, vous êtes donc véritablement tout-puissant, puisque vous ne pouvez rien par faiblesse et que rien n'a de pouvoir contre vous.

CHAP. VIII. Mais comment êtes-vous à la fois miséricordieux et impassible ? car, si vous êtes impassible, vous n'êtes point compatissant ; si vous n'êtes point compatissant, votre cœur n'éprouve point de pitié pour ceux qui souffrent ; vous n'êtes donc point miséricordieux. Mais si vous n'êtes point miséricordieux, d'où nous viennent tant de consolations dans nos souffrances ? comment alors, Seigneur, êtes-vous et n'êtes-vous pas tout à la fois miséricordieux ? N'est-ce pas que vous l'êtes par rapport à nous, et que vous ne l'êtes point relativement à vous-même ? Oui, Seigneur, vous l'êtes, si l'homme consulte ce qu'il éprouve ; vous ne l'êtes point, s'il consulte ce que vous éprouvez. Quand vous daignez jeter un regard sur vos créatures qui souffrent, elles sentent les effets de votre miséricorde ; mais vous, Seigneur, vous ne sentez point leurs souffrances. Vous êtes donc miséricordieux, puisque vous consolez les malheureux et que vous pardonnez aux pécheurs, et en même temps vous êtes impassible, puisque vous n'éprouvez point cette sympathie douloureuse qu'on nomme pitié.

CHAP. IX. Mais comment pardonnez-vous aux méchants, si vous êtes juste, souverainement juste ? comment, étant juste, souverainement juste, faites-vous une chose contraire à la justice ? ou bien comment est-il conforme à la justice de donner la vie éternelle à ceux qui méritent l'éternel supplice de l'enfer ? D'où vient donc, ô mon Dieu, vous dont la bonté infinie s'étend sur les bons et sur les méchants, d'où vient que vous sauvez les coupables, si leur impunité blesse la justice et si vous ne faites rien qui ne soit juste ? Est-ce parce que votre bonté est immense, infinie, et le secret de votre miséricorde se dérobe-t-il à vos yeux dans cette lumière inaccessible qui vous environne ?

Où, Seigneur, la source d'où découle le fleuve de votre miséricorde

nat fluvijs misericordiæ tuæ. Nam cum totus et summe justus sis; tamen idcirco etiam malis benignus es, quia totus summe bonus es. Minus namque bonus esses, si nulli malo esses benignus. Melior enim est qui et bonis et malis bonus est, quam qui bonis tantum est bonus: et melior est, qui malis et puniendo et parcendo est bonus, quam qui puniendo tantum. Ideo ergo misericors es, quia totus et summe bonus es. Et cum forsitan videatur cur bonis bona, et malis mala retribuas: illud certe penitus est mirandum, cur tu totus et summe justus, et nullo egens, malis et reis tuis bona tribuas.

O altitudo bonitatis tuæ, Deus, et videtur unde sis misericors, et non pervidetur! Cernitur unde flumen manat, et non perspicitur fons unde nascatur. Nam et de plenitudine bonitatis est, quia peccatoribus tuis pius es; et in altitudine bonitatis tuæ latet, quia ratione hoc es. Etenim licet bonis bona, et malis mala, ex bonitate retribuas; ratio tamen justitiæ hoc postulare videtur. Cum vero malis bona tribuis; et scitur quia summe bonus hoc facere voluit, et mirum est cur summe justus hoc velle potuit. O misericordia, de quam opulenta dulcedine, et dulci opulencia nobis profuis? O immensitas bonitatis Dei, quo affectu amanda es peccatoribus? Justos enim salvas, justitia comitante, istos vero liberas, justitia dominante. Illos, meritis adjuvantibus; istos, meritis repugnantibus, illos, bona quæ dedisti cognoscendo; istos, mala quæ odisti ignoscendo. O immensa bonitas, quæ sic omnem intellectum excedis, veniat super me misericordia illa, quæ de tanta opulencia procedit: inluat in me, quæ profuit de te. Parce per clementiam, ne ulciscaris per justitiam.

est cachée dans les profondeurs mystérieuses de votre bonté. Sans doute, vous êtes juste, souverainement juste; mais vous faites grâce aux méchants, parce que vous êtes bon, souverainement bon. Votre bonté serait moins grande si vous ne pardonniez point aux coupables; elle se manifeste avec plus d'éclat en s'étendant sur les bons et sur les méchants qu'en se bornant aux bons; et le juge dont la sévérité est tempérée par l'indulgence vaut mieux que celui qui sait punir, mais ne sait point pardonner. Vous êtes donc miséricordieux, Seigneur, parce que vous êtes souverainement bon. Cependant le secret de votre miséricorde n'est pas encore dévoilé. Nous voyons, il est vrai, pourquoi vous récompensez la vertu, pourquoi vous punissez le crime, mais ce qui doit nous étonner, ce qui doit sembler incompréhensible, c'est qu'étant souverainement juste et tout-puissant, vous faites grâce aux coupables, vous les comblez de vos bienfaits.

O profondeur de la bonté divine ! notre raison, Seigneur, entrevoit vaguement l'origine de votre miséricorde; mais elle ne peut s'expliquer à elle-même cette origine mystérieuse. Nous apercevons l'endroit d'où le fleuve s'écoule; nous pouvons dire : La source est ici; mais comment le fleuve sort-il de cette source cachée? nous l'ignorons. Votre indulgence pour les coupables naît de la plénitude de votre bonté; mais comment en naît-elle sans porter atteinte à votre justice? C'est un secret caché dans les profondeurs de cette bonté incompréhensible. Quand vous récompensez la vertu et que vous punissez le crime, vous faites un acte de bonté, sans doute; on peut croire pourtant que vous faites surtout un acte de justice, mais quand vous comblez les méchants de vos bienfaits, nous sommes forcés de reconnaître qu'une pareille indulgence n'appartient qu'à un être souverainement bon, et de demander en même temps comment elle peut s'accorder avec la volonté d'un être souverainement juste. O miséricorde divine, de quelle source féconde, mystérieuse et pleine de douceur tu jaillis pour te répandre sur nous! O bonté divine, de quel amour les pécheurs doivent t'aimer! Tu récompenses la vertu avec justice, tu fais grâce au coupable sans cesser d'être juste. Tu donnes la vie éternelle aux bons à cause de leurs mérites, tu délivres les méchants de la damnation éternelle malgré leurs mérites; tu récompenses la vertu qui vient de toi, tu pardones le mal que tu détestes. Bonté divine! que tu es immense, puisque la raison humaine ne peut te mesurer. Puisse-tu épancher sur moi les ondes de la miséricorde, ces ondes salutaires dont tu es la source inépuisable. O mon Dieu, que votre clémence me pardonne;

Nam etsi difficile sit intelligere quomodo misericordia tua non absit a tua justitia : necessarium tamen est credere quia nequaquam adversatur justitiæ, quod exundat ex bonitate, quæ nulla est sine justitia, imo vere concordat justitiæ. Nempe si misericors non es, nisi quia es summe bonus, et summe bonus non es, nisi quia es summe justus : vere idcirco es misericors, quia summe justus es. Adjuva me, juste et misericors Deus, cujus lucem quæro ; adjuva me, ut intelligam quod dico. Vere ergo ideo misericors es, quia justus. Ergone misericordia tua nascitur ex justitia tua ? Ergone parcis malis ex justitia ? Si sic est, Domine, si sic est, doce me quomodo est ? An quia justum est te sic esse bonum, ut nequeas intelligi melior ; et sic potenter operari, ut non possis cogitari potentior ? Quid enim hoc justius ? Hoc utique non fieret ; si esses bonus tantum retribuendo, et non parcendo, et si faceres de non bonis tantum bonos, et non etiam de malis

Hoc itaque modo justum est ut parcas malis, et ut facias bonos de malis. Denique, quod non juste fit, non debet fieri ; et quod non debet fieri, injusto fit. Si ergo non juste malis misereris, non debes misereri. Et si non debes misereri, injuste misereris. Quod si nefas est dicere, fas est credere te juste misereri malis.

CAP. X. Sed et justum est ut malos punias : quid namque justius, quam ut boni bona, et mali mala recipiant ? Quomodo ergo et justum est ut malos punias ; et justum est ut malis parcas ? An alio modo justo punis malos, et alio modo juste parcis malis ? Cum enim punis malos, justum est, quia illorum meritis convenit : cum vero parcis malis, justum est ; non quia illorum meritis, sed quia bonitatis tue condecens est. Nam parcendo malis ita justus es secundum te, et non

que votre sévérité vengeresse ne s'arme point contre moi. Vous pouvez être clément, Seigneur, sans cesser d'être équitable.

Oui, bien que notre faible raison ait de la peine à comprendre comment votre miséricorde ne blesse point votre justice, nous sommes forcés de croire que votre clémence est d'accord avec votre équité, parce qu'elle est un effet de votre bonté souveraine, et que la bonté ne peut exister sans la justice, qui en est la condition nécessaire. Si votre miséricorde n'est qu'un effet de votre bonté souveraine, et si la grandeur de votre bonté n'est qu'un effet de la grandeur de votre justice, il est donc vrai de dire que vous êtes clément, parce que vous êtes souverainement juste. Éclairer mon esprit, Dieu de justice et de miséricorde dont je cherche la lumière; éclairer mon esprit, afin que je puisse voir la vérité. Vous êtes clément, parce que vous êtes juste; votre miséricorde est-elle donc un effet de votre justice? est-ce donc par équité que vous faites grâce aux méchants? S'il en est ainsi, Seigneur, s'il en est ainsi, apprenez-moi comment cela peut être. Est-ce que votre justice, pour être complète, a besoin que votre bonté soit infinie, votre puissance sans bornes? Oui, Seigneur; et il manquerait quelque chose à votre équité, si votre bonté, se bornant à récompenser la vertu, ne pardonnait pas aussi au coupable; si votre puissance, se bornant à ranimer l'amour du bien dans les âmes indifférentes, ne détruisait aussi l'amour du mal dans les âmes corrompues.

Voilà comment il est juste que vous pardonniez aux méchants, que vous les forciez à devenir bons. Enfin, ce qui n'est pas conforme à l'équité ne doit pas être fait, et ce qui ne doit pas être fait est injuste. Si donc il n'est pas conforme à l'équité que vous fassiez grâce aux méchants, vous ne devez point être indulgent pour eux; si vous ne devez point être indulgent pour eux, c'est injustement que vous leur faites grâce. Mais c'est un blasphème de supposer que vous puissiez faire une chose injuste; nous devons donc croire qu'il est juste que vous fassiez grâce aux méchants.

CHAP. X. Mais il est juste aussi que vous les punissiez. Quoi de plus équitable, en effet, que d'accorder à la vertu les récompenses qui lui sont dues, et d'infliger au coupable le châtement qu'il mérite? Comment donc est-il juste que vous punissiez les méchants, et juste que vous leur fassiez grâce? Y a-t-il deux justices, celle qui punit et celle qui pardonne? Oui, Seigneur, quand vous punissez les méchants, vous faites un acte de justice, parce que vous faites ce qui convient à leurs mérites. Quand vous leur pardonnez, vous faites encore un acte de

secundum nos; sicut misericors es secundum nos, et non secundum te; quoniam salvando nos quos juste perderes, sicut misericors es, non quia tu sentias affectum, sed quia nos sentimus effectum; ita justus es, non quia nobis reddas debitum, sed quia facis quod decet te, summe bonum. Sic itaque sine repugnantia juste punis, et juste parcis.

CAP. XI. Sed numquid etiam non est justum secundum te, Domine, ut malos punias? Justum quippe est, te sic esse justum, ut justior nequeas cogitari; quod nequaquam esses, si tantum bonis bona, et non malis mala redderes. Justior enim est qui et bonis et malis, quam qui bonis tantum merita retribuit. Justum igitur est secundum te, juste et benigne Deus, et cum punis et cum parcis?

Vere igitur « universæ viæ Domini misericordia, et veritas; » et tamen « justus Dominus in omnibus viis suis. » Et utique sine repugnantia, quia quos vis punire, non est justum salvari, et quibus vis parcere, non est justum damnari. Nam id solum justum est, quod vis, et non justum, quod non vis. Sic ergo nascitur de justitia tua, misericordia tua: quia justum est te sic esse bonum, ut et parcendo sis bonus; et hoc forsitan est, cur summe justus potest velle bona malis.

Sed si utcumque capi potest, cur malos potes velle salvare: illud certe nulla ratione comprehendere potest, cur de similibus malis hos magis salves, quam illos, per summam bonitatem; et illos magis damnes, quam istos, per summam justitiam. Sic ergo vere es sensibilis, omnipotens, misericors, et impassibilis: quemadmodum vivens,

justice, parce que vous faites ce qui convient à votre bonté. Vous êtes juste alors par rapport à vous-même, et non par rapport à nous, ainsi que vous êtes miséricordieux par rapport à nous, et non par rapport à vous-même. En nous sauvant, lorsque vous auriez le droit de nous perdre à jamais, vous êtes miséricordieux, Seigneur, non pas que vous éprouviez cette sympathie douloureuse qu'on nomme pitié, mais parce que nous sentons les effets de votre miséricorde. Vous êtes juste aussi, Seigneur, non pas que vous nous traitiez suivant nos mérites, mais parce que vous faites ce qui convient à votre souveraine bonté. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous pouvez, sans qu'il y ait de la contradiction en vous, punir avec équité et pardonner avec justice.

CHAP. XI. Mais n'est-il pas juste aussi, par rapport à vous-même, que vous punissiez les méchants ? Oui, seigneur ; car votre justice doit être telle qu'il soit impossible à la pensée humaine d'y rien ajouter. Or il manquerait quelque chose à votre équité si, se bornant à récompenser la vertu, elle ne punissait pas aussi le crime. Celui qui sait récompenser et punir est plus juste que celui qui ne sait que récompenser. Dieu de justice et de bonté, vous êtes donc également juste par rapport à vous-même, et quand vous punissez les méchants et quand vous leur faites grâce.

Il est donc vrai de dire que « le Seigneur marche toujours dans la » voie de la miséricorde, » et que cependant « il n'abandonne jamais » la voie de la justice. » Il n'y a point en cela de contradiction : car il ne serait pas juste, ô mon Dieu, que ceux que vous voulez punir fussent sauvés ; il ne serait pas juste que ceux à qui vous voulez faire grâce fussent condamnés. Il n'y a de juste que ce qui est conforme à votre volonté ; il n'y a d'injuste que ce qui est contraire à cette volonté sainte. Voilà donc comment votre miséricorde naît de votre justice : votre clémence est un effet de votre équité, parce qu'il est juste que votre bonté se manifeste non seulement en récompensant l'homme de bien, mais aussi en faisant grâce au coupable. Ainsi s'explique encore une fois comment l'être souverainement juste peut montrer de la bienveillance aux méchants.

Mais, ô mon Dieu ! si la raison humaine est assez hardie pour chercher à expliquer votre bienveillance à l'égard des méchants, il est un autre mystère plus profond qu'il lui est impossible de sonder : c'est qu'ayant à juger des coupables qui le sont au même degré, vous faites grâce aux uns plutôt qu'aux autres, en consultant votre souveraine bonté, et vous condamnez ceux-ci plutôt que ceux-là, en consultant

sapiens, bonus, beatus, æternus, et quicquid melius est esse, quam non esse.

CAP. XII. Sed certe quicquid es, non per aliud es, quam per teipsum. Tu es igitur ipsa vita, qua vivis; et sapientia, qua sapis; et bonitas ipsa, qua bonis et malis bonus es: et ita de similibus.

CAP. XIII. Sed omne, quod clauditur aliquatenus loco aut tempore, minus est, quam quod nulla lex loci aut temporis coercet. Quoniam ergo majus te nihil est; nullus locus aut tempus te cohibet, sed ubique et semper es: quod quia de te solo dici potest, tu solus incircumscriptus es et æternus.

Quomodo igitur dicuntur et alii spiritus incircumscripti et æterni? Et quidem solus es æternus: quia solus omnium sicut non desinis, sic non incipis esse. Sed quomodo solus es incircumscriptus? An creatus spiritus ad te collatus, est circumscriptus; ad corpus vero, incircumscriptus. Nempe omnino circumscriptum est, quod cum alicubi totum est, non potest simul esse alibi: quod de solis corporeis cernitur. Incircumscriptum vero, quod simul est ubique totum, quod de te solo intelligitur. Circumscriptum autem simul et incircumscriptum est, quod cum alicubi sit totum, potest simul esse totum alibi; non tamen ubique: quod de creatis spiritibus cognoscitur. Si enim non esset anima tota in singulis membris sui corporis, non sentiret tota in singulis. Tu ergo, Domine, singulariter es incircumscriptus et æternus: et tamen et alii spiritus sunt incircumscripti et æterni.

voire souveraine justice. Que la raison s'humilie donc devant ce mystère, et que la foi adore ce que l'intelligence ne peut comprendre. Ainsi, ô mon Dieu ! vous êtes véritablement sensible, tout-puissant, miséricordieux, impassible et juste ; de même que vous êtes vivant, sage, bon, bienheureux, éternel, et tout ce dont l'existence est préférable au néant.

CHAP. XII. Mais tout ce que vous êtes, Seigneur, vous ne l'êtes point par un autre que vous. Vos attributs ne vous ont point été communiqués ; ils existent essentiellement en vous. Ainsi vous êtes la vie, vous êtes la sagesse, vous êtes la bonté, en un mot, vous êtes substantiellement tout ce que la pensée peut concevoir de beau, de vrai et de bien.

CHAP. XIII. Mais tout être qui est enfermé dans une partie déterminée de l'espace et du temps est inférieur à celui qui existe en dehors de la loi du temps et de l'espace. Et puisque la pensée ne peut rien concevoir de plus grand que vous, ô mon Dieu ! votre existence n'est point enfermée dans une partie de l'étendue et de la durée ; vous êtes partout et toujours ; vous êtes le seul être infini, le seul être éternel.

Comment se fait-il donc que les autres esprits sont aussi qualifiés d'éternels et d'infinis ? Ils sont qualifiés d'éternels, parce que leur existence n'aura point de fin. Mais vous seul, ô mon Dieu ! possédez la véritable éternité, parce que vous seul n'avez point commencé, de même que vous ne finirez point. Vous êtes aussi le seul être infini, bien que nous accordions le même attribut aux créatures spirituelles. Comparés à vous, les esprits créés sont des êtres finis ; comparés aux objets matériels, ils sont des êtres infinis. Un être est absolument fini quand, se trouvant tout entier dans un lieu, il ne peut se trouver en même temps dans un autre lieu. Tels sont les objets matériels. Un être est absolument infini quand il existe à la fois tout entier en tout lieu ; et vous seul, ô mon Dieu ! possédez cet attribut de l'immensité absolue. Enfin, un être est à la fois fini et infini quand, se trouvant tout entier dans un lieu, il peut se trouver en même temps tout entier dans un autre lieu, mais sans pouvoir remplir de sa présence toutes les parties de l'étendue. Tels sont les esprits créés, telle est l'âme, par exemple. Car si l'âme n'était pas tout entière dans chacun des membres du corps, elle ne sentirait pas tout entière dans chacun d'eux. Ainsi donc, ô mon Dieu ! vous êtes le seul être infini, le seul être éternel ; et cependant les esprits créés sont aussi des êtres éternels et infinis.

CAP. XIV. An invenisti, anima mea, quod quærebas? Quærebas Deum; invenisti eum esse quiddam summum omnium, quo nihil melius cogitari potest: et hoc esse vitam ipsam, lucem, sapientiam, bonitatem, æternam beatitudinem, et beatam æternitatem; et hoc esse ubique et semper. Nam si non invenisti Deum tuum, quomodo est ille hoc, quod invenisti, et quod illum tam certa veritate et vera certitudine intellexisti? Si vero invenisti, quid est quod non sentis quod invenisti? Cur non te sentit, Domine Deus, anima mea, si invenit te? An non invenit, quem invenit esse lucem et veritatem? Quomodo namque intellexit hoc, nisi videndo lucem et veritatem? Aut potuit omnino aliquid intelligere de te, nisi per lucem tuam et veritatem tuam? Si ergo vidit lucem et veritatem, vidit te; si non vidit te, non vidit lucem, nec veritatem. An et veritas et lux est, quod vidit; et tamen nondum te vidit, quia vidit te aliquatenus; sed non vidit te sicuti es?

Domine Deus meus, dic desideranti animæ meæ, quid aliud es quam quod vidit, ut pure videat quod desiderat. Intendit se, ut plus videat; et nihil videt ultra hoc quod vidit nisi, tenebras. Imo non videt tenebras, quæ nullæ sunt in te, sed videt se non plus posse videre, propter tenebras suas. Cur hoc, Domine, cur hoc? Tenebratur oculus ejus infirmitate sua, aut reverberatur fulgore tuo? Sed certe et tenebratur in se, et reverberatur a te. Utique et obscuratur sua brevitate; et obruitur tua immensitate. Vere et contrahitur angustia sua, et vincitur amplitudine tua.

Quanta namque est lux illa, de qua micat omne verum, quod rationali menti lucet? Quam amplâ est illa veritas, in qua est omne quod verum est, et extra quam non nisi nihil et falsum est? Quam immensa est, quæ uno intuitu videt quæcumque facta sunt, et a quo, et per quem, et quomodo de nihilo facta sunt? Quid puritatis, quid simplicitatis,

CHAP. XIV. O mon ame ! as-tu trouvé ce que tu cherchais ? Tu cherchais à comprendre Dieu, et tu as trouvé qu'il est l'être par excellence, l'être au-dessus et au delà duquel la pensée ne peut rien concevoir ; que cet être est la vie, la lumière, la sagesse, la bonté, l'éternelle béatitude et la bienheureuse éternité ; qu'il est partout et toujours. Si tu n'as pas trouvé le Dieu que tu cherchais, qu'est donc cet être suprême que tu as trouvé et de qui la raison t'a dit avec tant d'assurance : C'est lui ! Si tu as trouvé ton Dieu, pourquoi ne le reconnais-tu pas ? Pourquoi, Seigneur, mon ame ne vous reconnaît-elle pas, si elle vous a trouvé ? Est-il possible qu'elle ne vous ait point trouvé, vous qui vous êtes révélé à son intelligence comme étant la lumière et la vérité ? Comment a-t-elle pu concevoir en vous ces attributs ? comment a-t-elle pu avoir une seule idée de vos perfections, si ce n'est en voyant la lumière et la vérité ? Si donc elle a vu la lumière et la vérité, elle vous a vu, Seigneur ; si elle ne vous a point vu, elle n'a point vu la lumière et la vérité. Mais peut-être ce qu'elle a vu est-il la lumière est la vérité ; et cependant peut-être ne vous a-t-elle point vu encore, parce qu'elle vous a aperçu vaguement, sans vous voir tel que vous êtes.

Seigneur, mon Dieu, vous qui m'avez deux fois créé, dites à mon ame qui vous cherche ce que vous êtes encore, outre ce qu'elle a vu, afin qu'elle puisse vous reconnaître tout entier ! Elle fait effort pour voir quelque chose de plus ; et, au delà de ce qu'elle a aperçu, elle ne voit plus rien que les ténèbres. Que dis-je ? elle ne peut voir les ténèbres dans celui qui est la lumière ; mais elle sent que son aveuglement l'empêche de rien découvrir en vous au delà de ce qu'elle a trouvé. Comment, Seigneur, comment mon ame est-elle aveuglée ? Ses yeux sont-ils trop faibles, ou bien sont-ils éblouis de l'éclat qui vous environne ? Ils sont trop faibles par eux-mêmes, et ils sont encore éblouis par vous. Mon intelligence est bornée, et, de plus, votre immensité l'écrase. Ma raison est déjà si peu de chose, et la grandeur de votre nature ajoute encore à sa petitesse.

Qu'elle est éclatante cette lumière divine qui fait briller toute vérité aux regards de l'esprit humain ! qu'elle est grande cette vérité éternelle, en qui réside tout ce qui est vrai, tout ce qui est réel, hors de laquelle il n'y a rien que mensonge et néant ! qu'elle est immense, cette sagesse souveraine, qui d'un coup d'œil embrasse l'univers et tous les secrets de la création ! Quelle splendeur dans cette lumière ! quelle simplicité dans cette vérité ! quelle infaillible certitude dans cette sa-

quid certitudinis et splendoris ubi est? Certe plus quam a creatura valeat intelligi.

CAP. XV. Ergo, Domine, non solum es quo majus cogitari nequit; sed es quiddam majus, quam cogitari possit. Quoniam namque valet cogitari esse aliquid hujusmodi; si tu non es hoc ipsum, potest cogitari aliquid majus te: quod fieri nequit.

CAP. XVI. Vere, Domine, hæc est lux inaccessibilis, in qua habitas; vere enim non est aliud, quod hanc lucem penetret, ut ibi te pervideat. Vere ideo hanc non video, quia nimia mihi est; et tamen quicquid video per illam video: sicut infirmus oculus, quod videt, per lucem solis videt, quam in ipso sole nequit adspicere. Non potest intellectus meus ad illam, nimis fulget, non capit illam, nec suffert oculus animæ meæ diu intendere in illam. Reverberatur fulgore, vincitur amplitudine, obruitur immensitate, confunditur capacitate.

O summa, et inaccessibilis lux! O tota et beata veritas, quam longe es a me, qui tam prope tibi sum! Quam remota es a conspectu meo, qui sic præsens sum conspectui tuo! Ubique es tota præsens, et non te video. In te moveor, et in te sum; et ad te non possum accedere. Intra me et circa me es, et non te sentio.

CAP. XVII. Adhuc lates, Domine, animam meam in luce et beatitudine tua: et idcirco versatur illa adhuc in tenebris et miseria sua. Circumspicit enim; et non videt pulchritudinem tuam. Auscultat, et non audit harmoniam tuam. Olfacit, et non percipit odorem tuum. Gustat, et non cognoscit saporem tuum. Palpat, et non sentit levitatem tuam.

Habes enim hæc, Domine Deus, in te, tuo ineffabili modo; qui ea dedisti rebus a te creatis, suo sensibili modo: sed obriguerunt, sed

gesse ! Et comment, ô mon Dieu ! une faible créature pourrait-elle vous connaître tout entier ?

CHAP. XV. Ainsi donc, Seigneur, vous n'êtes pas seulement l'être au-dessus duquel la pensée ne peut rien concevoir, vous êtes quelque chose de plus grand encore, puisque l'intelligence ne peut avoir une idée complète de vos perfections. En effet, la raison peut concevoir l'existence d'un être dont l'immensité dépasse nos plus vastes conceptions : si vous n'étiez pas cet être, l'esprit humain pourrait donc avoir l'idée d'un être plus grand que vous. Mais si cette conséquence est absurde et impossible, l'hypothèse qui en est le principe est donc également impossible et absurde.

CHAP. XVI. Oui, Seigneur, elle est inaccessible la lumière au sein de laquelle vous habitez ; nul regard, excepté le vôtre, ne peut en sonder les profondeurs mystérieuses pour vous contempler face à face. Il est donc vrai de dire que je ne la vois point parce qu'elle est trop éclatante pour moi ; et cependant tout ce que je vois c'est par elle que je le vois. Ainsi celui dont la vue est faible voit tous les objets qui l'entourent au moyen de la lumière du soleil, bien qu'il ne puisse contempler dans le soleil lui-même la lumière qui l'éclaire. Votre majesté, ô mon Dieu, étonne mon intelligence ; la splendeur qui vous environne a trop d'éclat ; les yeux de mon âme ne peuvent supporter les rayons de votre gloire. Votre lumière m'éblouit, votre grandeur m'accable, votre immensité m'écrase, et ma raison se perd dans les profondeurs mystérieuses de votre nature.

O lumière sublime et inaccessible ! ô vérité suprême et éternelle ! que tu es loin de moi qui suis si près de toi ! tu m'environnes, et je ne puis jouir de ton aspect ; tu remplis l'univers de ta présence, et je ne te vois pas ; je vis et j'existe en toi, et je ne puis t'approcher ; tu es en moi, autour de moi, partout, et je ne t'aperçois point !

CHAP. XVII. O mon Dieu ! vous restez encore caché à mon âme dans les profondeurs de votre lumière et de votre béatitude, et c'est pourquoi mon âme reste encore dans ses ténèbres et dans sa misère. Elle vous regarde et ne peut contempler votre beauté ; elle vous écoute et ne peut entendre l'harmonie de votre voix ; elle vous respire et ne peut s'enivrer des parfums délicieux qu'exhale votre essence ; elle vous goûte et ne peut connaître votre savor divino ; elle vous touche et ne peut sentir combien vous êtes doux.

Pourtant toutes ces propriétés sont en vous, elles sont en vous d'une manière ineffable, puisque vous les avez données aux objets

obstupuerunt, sed obstructi sunt sensus animæ meæ vetusto languore peccati.

CAP. XVIII. Et iterum ecce turbatio; ecce iterum obviat mœror, et luctus quærenti gaudium et lætitiã. Sperabat jam anima mea satiãtatem; et ecce iterum obruitur egestate. Affectabam jam comedere, et ecce magis esurio. Conabar assurgere ad lucem Dei; et recidi in tenebras meas. Imo non modo cecidi in eas; sed sentio me involutum in eis. Ante cecidi, quam conciperet me mater mea. Certe in illis conceptus sum, et cum earum obvolutione natus sum. Certe in illo omnes cecidimus, in quo omnes peccavimus. In illo omnes perdidimus, qui facile tenebat, et male sibi et nobis perdidit, quod cum volumus quærere, nescimus; cum quærimus, non invenimus; cum invenimus, non est quod quærimus.

Adjuva me, tu, propter bonitatem tuam; « Domine, quesivi vultum » tuum; vultum tuum, Domine, requiram; ne avertas faciem tuam a » me. » Leva me de me ad te. Munda, sana, acuo, illumina oculum mentis meæ, ut intueatur te. Recolligat vires suas anima mea, et toto intellectu iterum intendat in te, Domine.

Quid es, Domine, quid es, quid te intelliget cor meum? Certe vita es, sapientia es, veritas es, bonitas es, beatitudo es, æternitas es, et omne verum bonum es. Multa sunt hæc: non potest angustus intellectus meus tot uno simul intuitu videre, ut omnibus simul delectetur. Quomodo ergo, Domine, es omnia hæc? An sunt partes tui, an potius unum quodque horum totum est quod es? Nam quicquid est partibus junctum, non est omnino unum; sed quodammodo plura, et diversum a seipso; et vel actu, vel intellectu dissolvi potest: quæ aliona sunt a te, quo nihil melius cogitari potest. Nullæ igitur partes in te sunt, Domine, nec es plura; sed sic es unum quoddam, et idem tibi ipsi, ut in nullo tibi ipsi sis dissimilis: imo tu es ipsa unitas, nullo intellectu divisibilis. Ergo vita, et sapientia, et reliqua, non sunt partes tui, sed

que vous avez créés ; mais les sens de mon ame sont éternés, engourdis par la longue torpeur du péché.

СНАР. XVIII. Hélas ! me voici retombé dans la tristesse et la désolation en cherchant l'allégresse et la joie. Mon ame espérait enfin s'abreuer à la source des félicités, et sa soif est plus ardente que jamais ; elle espérait enfin se rassasier de la nourriture céleste, et sa faim n'a fait qu'augmenter. Je voulais m'élever jusqu'à la lumière de Dieu, et je suis retombé dans mes ténèbres ; je sens qu'elles m'environnent ; elles sont mon séjour comme la lumière est le vôtre. Je suis tombé dans ce sombre abîme avant d'être conçu dans le sein de ma mère ; j'ai été conçu dans les ténèbres, et elles m'enveloppaient quand je suis né. Oui, nous sommes tous déchus dans la personne de celui en qui nous avons tous péché. Tous nous avons perdu, dans la personne de celui qui le possédait et qui l'a laissé échapper, ce bien idéal que nous ignorons quand nous voulons le chercher, quo nous ne trouvons pas quand nous le cherchons, et qui nous échappe encore quand nous croyons l'avoir trouvé.

Que votre bonté me soit en aide, Seigneur : « J'ai cherché votre » visage, c'est votre visage que je veux chercher encore ; ne détournez » pas de moi votre face. » Relevez-moi de ma misère, afin que je puisse comprendre votre grandeur ; guérissez les yeux de mon ame, purifiez-les, donnez-leur un regard plus perçant et plus vaste, afin qu'ils puissent sonder la profondeur de votre nature et mesurer son immensité. Que mon ame rassemble ses forces et vous contemple, Seigneur, avec une attention nouvelle.

Qu'êtes-vous, Seigneur, qu'êtes-vous ? que dois-je penser de vous ? Vous êtes la vie, vous êtes la sagesse, vous êtes la vérité, vous êtes la bonté, vous êtes la béatitude, vous êtes l'éternité, vous êtes tout ce qui est beau, tout ce qui est vrai, tout ce qui est bien. Que d'attributs nombreux vous réunissez en vous, Seigneur ! et mon intelligence n'est-elle pas trop étroite pour les embrasser tous d'un seul regard et permettre à mon cœur de les admirer tous à la fois ? Comment êtes-vous tout cela, ô mon Dieu ? ces attributs sont-ils des parties de votre être ? chacun d'eux n'est-il pas plutôt tout ce que vous êtes ? L'être composé n'est pas véritablement un, il est en quelque sorte multiple et divers, et l'on peut physiquement ou par la pensée détruire cet être en le décomposant. Mais l'idée de destruction est étrangère à la notion d'un être suprême. Il n'y a donc point de parties en vous, Seigneur ; vous n'êtes ni composé ni divers ; vous êtes toujours un,

omnia sunt unum : et unum quodque horum est totum quod es, et quod sunt reliqua omnia. Quomodo ergo nec tu habes partes; nec tua æternitas, quæ tu es, nusquam et nunquam est pars tua aut æternitatis tuæ : sed ubique totus es, et æternitas tua tota est semper.

CAP. XIX. Sed si per æternitatem tuam fuisti, et es, et eris; et fuisse, non est futurum esse; et esse, non est fuisse vel futurum esse, quomodo æternitas tua tota est semper? An de æternitate tua nihil præterit, ut jam non sit; nec aliquid futurum est, quasi nondum sit? Non ergo fuisti heri, aut eris cras; sed heri, et hodie, et cras es: imo nec heri, nec hodie, nec cras es; sed simpliciter es extra omne tempus. Nam nihil aliud est heri, et hodie, et cras, quam in tempore: tu autem, licet nihil sit sine te, non es tamen in loco aut tempore; sed omnia sunt in te: nihil enim te continet; sed tu contines omnia.

CAP. XX. Tu ergo imples et complecteris omnia; tu es ante et ultra omnia, et quidem ante omnia es; quia antequam fuerint, tu es.

Ultra omnia vero quomodo es? Qualiter enim es, ultra es quæ finem non habebunt? An quia illa sine te nullatenus esse possunt: tu autem nullo modo minus es; etiam si illa redeant in nihilum? Sic enim quodammodo es ultra illa.

An etiam quia illa cogitare possunt habere finem; tu vero nequaquam? Nam sic illa quidem habent finem quodammodo; tu vero nullo modo. Et certe quod nullo modo habet finem, ultra illud est quod aliquo modo finitur.

toujours identique, toujours semblable à vous-même; ou plutôt vous êtes vous-même l'unité véritable, parfaite, absolument indivisible; Ainsi donc la vie, la sagesse et vos autres attributs ne sont pas des parties de votre être; tous ne font qu'un être unique, et chacun d'eux est tout ce que vous êtes et ce que sont vos autres modes d'existence. Si vous n'avez point de parties, votre éternité, qui n'est autre chose que vous-même, n'en a pas non plus, et elle subsiste entière et une en tout temps, comme votre immensité subsiste entière et une en tout lieu.

CHAP. XIX. Mais si, grâce à votre éternité, vous avez été, vous êtes et vous serez, et si le passé est différent de l'avenir, le présent différent de l'avenir et du passé, comment votre éternité peut-elle subsister entière et une en tout temps? Pour vous le passé existe-t-il encore et l'avenir existe-t-il déjà? n'y a-t-il que le présent dans l'éternité? Oui, Seigneur, on ne peut pas dire de vous que vous étiez hier ni que vous serez demain; hier, aujourd'hui et demain, vous êtes toujours. On ne peut pas même dire que vous êtes hier, aujourd'hui et demain; vous êtes, tout simplement. Hier, aujourd'hui et demain sont des époques comprises dans la durée; mais vous, Seigneur, bien qu'il n'y ait pas un seul lieu dans l'univers, une seule époque dans le temps qui soient privés de votre présence, vous n'êtes point renfermé dans l'univers ni dans le temps; vous êtes en dehors du monde et de la durée, car tout est en vous, rien ne vous contient et vous contenez toutes choses.

CHAP. XX. Vous remplissez donc à la fois et vous embrassez tous les espaces et tous les temps; vous êtes donc avant et après tout ce qui existe. Vous êtes avant tout ce qui existe, car c'est vous qui avez créé l'univers.

Mais comment êtes-vous après tout ce qui existe? comment pouvez-vous être après les créatures spirituelles dont l'existence n'aura point de fin? Est-ce parce qu'elles ne sauraient exister sans vous, tandis que leur anéantissement n'ôterait rien à la plénitude de votre existence? Ainsi peut s'expliquer en partie le mystère qui nous occupe.

Est-ce, en outre, parce que la pensée peut concevoir la fin de leur existence, tandis qu'elle ne saurait concevoir la fin de la vôtre? Cette seconde explication est encore permise, car elle montre que les créatures spirituelles finissent, en quelque façon, tandis que vous ne finissez en aucune manière. Or l'être qui ne finit en aucune manière existe certainement après ceux qui finissent en quelque façon.

An hoc quoque modo transis omnia etiam æterna, quia tua et illorum æternitas tota tibi præsens est, cum illa nondum habeant de sua æternitate quod venturum est, sicut jam non habent quod præteritum est? Sic quippe semper es ultra illa, cum semper ibi sis præsens, sen cum illud semper sit tibi præsens: ad quod illa nondum perverunt.

CAP. XXI. An ergo est sæculum sæculi, sive sæcula sæculorum? Sicut enim sæculum temporum continet omnia temporalia: sic tua æternitas continet etiam ipsa sæcula temporum. Quæ sæculum quidem est, propter indivisibilem unitatem: sæcula vero, propter interminabilem immensitatem. Et quamvis ita sis magnus, Domine, ut omnia sint te plena, et sint in te, sic tamen es sine omni spatio, ut nec medium, nec dimidium, nec ulla pars sit in te.

CAP. XXII. Tu solus ergo, Domine, es quod es; et tu es qui est; nam quod aliud est in toto, et aliud in partibus; et in quo aliquid est mutabile, non omnino est quod est. Et quod incepit a non esse, et potest cogitari non esse; et nisi per aliud subsistat, redit in non esse: et quod habet fuisse, quod jam non est; et futurum esse, quod nondum est; id non est proprie et absolute. Tu vero es quod est: quia quicquid aliquando, aut aliquo modo es, hoc totus et semper es. Et tu es qui proprie et simpliciter es: quia nec habes fuisse, aut futurum esse; sed tantum præsens esse, nec potes cogitari aliquando non esse. Sed et vita es, et lux, et sapientia, et beatitudo, et æternitas, et multa hujus modi bona; et tamen non es nisi unum et summum bonum, tu tibi omnino sufficiens et nullo indigens, quo omnia indigent ut sint, et ut bene sint.

CAP. XXIII. Hoc bonum es, tu Deus Pater; hoc est Verbum tuum, id est, Filius tuus. Etenim non potest aliud, quam quod es, aut aliquid

Peut-on dire aussi que votre existence dépasse toutes les existences éternelles, parce que votre éternité, ainsi que la leur, est toute entière présente pour vous, tandis que pour eux ce qui est à venir de leur éternité n'existe pas encore, de même que ce qui s'en est écoulé n'existe déjà plus? Cette dernière explication n'a rien que de légitime, et il est vrai de dire que votre existence dépasse toujours celle des esprits immortels, puisque toutes les époques de l'éternité sont présentes pour vous, ou bien, en d'autres termes, que vous êtes présent à toutes les époques de l'éternité, tandis que les créatures spirituelles n'existent plus dans le passé et n'existent pas encore dans l'avenir.

CHAP. XXI. Cette éternité sans commencement et sans fin n'est-elle pas ce que l'Écriture appelle le siècle du siècle ou les siècles des siècles? Toutes les divisions du temps fini sont contenues dans un siècle, et les siècles eux-mêmes sont les momens de votre éternité. Elle ne forme qu'un seul siècle à cause de son unité indivisible, et cependant elle renferme un nombre infini de siècles à cause de sa durée illimitée. Et, bien que vous soyez si grand, ô mon Dieu, que votre immensité remplit et embrasse tous les espaces et tous les temps, votre substance est si simple, si indivisible, qu'il n'y a en vous ni parties, ni commencement, ni milieu, ni fin.

CHAP. XXII. Ainsi donc, vous seul, ô mon Dieu, vous êtes ce qui est, vous êtes celui qui est. Ce qui est une chose dans le tout, une autre chose dans les parties, et qui obéit à la loi du changement, n'est pas à vrai dire ce qui est. Un être dont la pensée peut concevoir la non-existence, qui est sorti du néant et rentrerait dans le néant s'il ne subsistait par une force étrangère à la sienne; un être enfin qui n'existe plus dans le passé et qui n'existe pas encore dans l'avenir, n'a point une existence complète et absolue. Pour vous, Seigneur, vous êtes ce qui est; car ce que vous êtes dans un certain temps et d'une certaine manière, vous l'êtes tout entier et toujours. Vous êtes celui qui est, car il n'y a pour vous ni passé ni avenir; votre existence est éternellement présente, éternellement nécessaire; vous êtes la vie, la lumière, la sagesse, la béatitude, l'éternité; vous êtes tout ce qui est bien, et cependant vous n'êtes qu'un seul et unique bien; le bien suprême, absolu, parfait, existant par lui-même, et sans lequel rien ne saurait exister, rien ne saurait être bon.

CHAP. XXIII. Ce souverain bien, c'est vous, Père tout-puissant, c'est aussi votre Verbe et votre Fils; car le Verbe, qui est votre pa-

majus vel minus te esse in Verbo, quo teipsum dicis : quoniam verbum tuum sic est verum, quomodo tu es verax. Et idcirco est ipsa veritas, sicut tu, non alia, quam tu ; et sic es tu simplex, ut de te non possit nasci aliud, quam quod tu es.

Hoc ipsum est amor unus et communis tibi et Filio tuo, id est, sanctus Spiritus ab utroque procedens. Nam idem amor non est impar tibi, aut Filio tuo : quia tantum amas te et illum, et ille te et seipsum, quantus es tu, et ille ; nec est aliud a te et ab illo, quod dispar non sit tibi, et illi : nec de summa simplicitate potest procedere aliud quam quod est hoc, de quo procedit.

Quod autem est singulus quisque, hoc est tota Trinitas simul, Pater, et Filius, et Spiritus sanctus : quoniam singulus quisque non est aliud, quam summe simplex unitas, et summe una simplicitas, quæ nec multiplicari, nec aliud et aliud esse potest. Porro unum est necessarium. Porro hoc est illud unum necessarium, in quo est omne bonum ; imo quod est omne, et unum totum, et solum bonum.

CAP. XXIV. Excita nunc, anima mea, et erige totum intellectum tuum, et cogita, quantum potes, quale et quantum sit illud bonum. Si enim singula bona delectabilia sunt, cogita intente quam delectabile sit illud bonum, quod continet jocunditatem omnium honorum ; et non qualem in rebus creatis sumus experti, sed tanto differentem, quanto differt Creator a creatura.

Si enim bona est vita creata, quam bona est vita creatrix ! Si jucunda est salus facta, quam jucunda est salus quæ fecit omnem salutem ! Si amabilis est sapientia in cognitione rerum conditarum, quam amabilis est sapientia, quæ omnia condidit et in rebus delectabilibus ! Qualis et quanta delectatio est in illo, qui fecit ipsa delectabilia !

role vivante, ne peut être autre chose que ce que vous êtes; il ne peut y avoir en lui rien de plus, rien de moins qu'en vous, puisqu'il est vrai, ainsi que vous. Il est donc, ainsi que vous, la vérité par excellence; il ne diffère en rien de vous. Votre nature est si simple, si identique à elle-même, qu'elle ne peut rien produire qui soit autre chose que ce qu'elle est.

Ce souverain bien c'est encore le mutuel amour qui vous unit, vous et votre Fils, c'est-à-dire le Saint-Esprit, qui procède de l'un et de l'autre. L'amour qui vous unit tous deux, ou le Saint-Esprit, ne peut être inférieur à vous ni inférieur à votre Fils; car vous aimez votre Fils en proportion de sa grandeur, et vous vous aimez vous-même en proportion de la vôtre; votre Fils, à son tour, vous aime en proportion de votre grandeur, et il s'aime lui-même en proportion de la sienne. Le Saint-Esprit ne peut être non plus différent du Père et du Fils, puisqu'il est égal à l'un et à l'autre; et d'une nature essentiellement simple et identique, il ne peut rien procéder qui soit autre chose que ce dont il procède.

Ce qu'est chacune des trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la Trinité entière l'est également; car chacune de ces trois personnes est une unité simple et indécomposable, laquelle ne peut produire la multiplicité et la diversité en s'ajoutant à elle-même. Or il n'y a qu'un bien nécessaire, et ce bien nécessaire est celui en qui réside tout bien, ou plutôt qui est le bien universel, complet et unique.

CHAP. XXIV. Réveille-toi, maintenant, ô mon ame! donne à ta pensée un nouvel essor et cherche à comprendre, autant que tu le peux, la nature et la grandeur de ce bien. Si les biens individuels et finis ont tant de prix à nos yeux, essaie de te faire une idée du bonheur attaché à la possession de ce bien universel et infini qui comprend tous les autres, et qui leur est aussi supérieur que le ciel est supérieur à la terre et le Créateur à la création.

En effet, si la vie créée est une chose bonne, combien la vie créatrice doit être une chose excellente! si la santé du corps est une source de jouissances, combien doit être pleine de délices cette source salutaire et divine où l'esprit lui-même puise la force et la vigueur! si la sagesse humaine est aimable dans la connaissance des choses créées, combien doit être aimable la sagesse suprême qui a tout fait de rien! enfin, si la possession d'un objet désiré nous cause un si vif sentiment de joie, quels transports ne doit pas faire naître en nous la possession d'un bien qui renferme tout ce qui est désirable!

CAP. XXV. O qui hoc bono fruetur! Et quid illi erit; et quid illi non erit? Certe, quicquid volet, erit; et quod nolet, non erit. Ibi quippe erunt bona corporis et animæ, qualia nec oculus vidit, nec auris audivit, nec cor hominis cogitavit.

Cur ergo per multa vagaris, homuncio, quærendo bona animæ tuæ, et corporis tui? Ama unum bonum, in quo sunt omnia bona; et sufficit. Desidera simplex bonum, quod est omne bonum; et satis est. Quid enim amas, caro mea, quid desideras, anima mea? Ibi est, ibi est quicquid amatis, quicquid desideratis. Si delectat pulchritudo, « fulgebunt justi sicut sol. » Si velocitas, aut fortitudo, aut libertas corporis, cui nihil obsistere possit: « erunt similes angelis Dei, » quia « seminatur corpus animale, et surget corpus spiritale; » potestate utique non natura. Si longa et salubris vita, ibi sana est æternitas, et æterna sanitas: quia « justi in perpetuum vivent; » et « salus iustorum a Domino. » Si satietas, satiabuntur, « cum apparuerit gloria » Dei. » Si ebrietas, « inebriabuntur ab ubertate domus Dei. » Si melodia, ibi angelorum chori concinunt sine fine Deo. Si qualibet non immunda, sed munda voluptas, « torrente voluptatis suæ potabis » eos, Deus. » Si sapientia, ipsa Dei sapientia ostendet eis seipsam. Si amicitia, diligant Deos plus quam seipsos; et invicem, tanquam seipsos; et Deus illos, plus quam illi seipsos: quia illi illum, et se, et invicem per illum; et ille se, et illos per seipsum. Si concordia, omnibus illis erit una voluntas: quia nulla illis erit, nisi sola Dei voluntas. Si potestas, omnipotentes erunt suæ voluntatis, ut Deus suæ. Nam sicut poterit Deus quod volet, per seipsum; ita poterunt illi quod volent, per illum: quia sicut illi non aliud volent quam quod ille; ita ille volet quicquid illi volent; et quod ille volet, non poterit non esse. Si honor et divitiæ, Deus servos suos bonos et fideles supra multa constituet; imo filii Dei et dii vocabuntur; et ubi erit Filius ejus, ibi erunt et illi hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi. Si vero securitas, certe ita certi erunt nunquam et nullatenus istam, vel potius istud bonum sibi defuturam; sicut certi erunt se non sua sponte illud amissuros, nec dilectorem Deum illud dilectoribus suis invitis

CHAP. XXV. Oh ! qui pourra posséder ce bien suprême ? de quoi jouira-t-il en le possédant, et de quoi sera-t-il privé ? Il jouira de tout ce qui est désirable, il sera privé de tout ce qui ne mérite que l'aversion ; il puisera à la source qui renferme tous les biens de l'ame et du corps, biens mystérieux, inouïs, incompréhensibles.

Pourquoi donc, faible mortel, t'égarer en cherchant çà et là les biens de ton ame et de ton corps ? Aime l'unique bien dans lequel sont contenus tous les biens imaginables, cela suffit ; désire le simple bien qui est le bien universel, c'est assez. Qu'aimes-tu, ô mon corps ? que désires-tu, ô mon ame ? c'est là-haut, c'est là-haut que sont les objets de votre amour et de vos désirs. O homme ! est-ce l'éclat de la beauté que tu envies ? Là « les justes brilleront comme le soleil. » Veux-tu dans tes membres une force invincible, dans tes mouvemens une rapidité que rien n'arrête ? Là « les mortels seront semblables aux anges » de Dieu ; » car « la terre reçoit dans son sein leur enveloppe matérielle, et au jour de la résurrection ils seront revêtus d'un corps » spirituel, » du moins par la puissance de ses propriétés nouvelles, sinon par sa nature. Est-ce une vie longue et calme qu'il te faut ? là t'attendent une éternité tranquille et une tranquillité éternelle ; car « les justes vivront à jamais. » Es-tu affamé ? là tu seras rassasié, « alors » que Dieu t'apparaîtra dans sa gloire. » Veux-tu goûter une douce ivresse ? là « tu t'enivreras à la source des délices. » Le bruit des concerts charme-t-il ton oreille ? là « les chœurs des anges chantent » éternellement le nom de l'Éternel. » Es-tu avide de voluptés nobles et pures ? là « tu te plongeras dans un torrent de voluptés sublimes et » divines. » Désires-tu la sagesse ? là se révélera à toi la sagesse de Dieu lui-même. Demandes-tu les douceurs de l'amitié ? là tu aimeras Dieu plus que toi-même et tes frères autant que toi-même ; Dieu t'aimera, et il aimera tous ses élus plus que tu ne t'aimeras et que tes frères ne s'aimeront ; car l'amour que tu auras pour Dieu, pour toi-même et pour tes compagnons de béatitude sera limité comme ta nature ; mais l'amour que Dieu a pour lui-même et qu'il aura pour eux et pour toi sera infini comme son essence. Est-ce la concorde qui te plaît ? là tous ceux qui se trouveront ensemble n'auront qu'une volonté, car ils n'en auront pas d'autre que celle de Dieu. Est-ce la puissance que tu ambitionnes ? là tous les bienheureux seront tout-puissans dans l'accomplissement de leur volonté, comme Dieu est tout-puissant dans l'accomplissement de la sienne. Ainsi que Dieu peut par lui-même tout ce qu'il veut, ils pourront par lui tout ce qu'ils

ablaturum, nec aliquid Deo potentius inuitos Deum et illos separatum.

Gaudium vero quale, aut quantum est, ubi tale ac tantum bonum est? Cor humanum, cor indigens, cor expertum ærumnas, imo obrutum ærumnis, quantum gauderes, si his omnibus abundares? Interroga intima tua, si capere possint gaudium suum de tanta beatitudine sua. Sed certe si quis alius, quem omnino sicut teipsum diligeres, eandem beatitudinem haberet, duplicaretur gaudium tuum: quia non minus gauderes pro eo quam pro teipso. Si vero duo vel tres, vel multo plures idipsum haberent, tantumdem pro singulis, quantum pro teipso gauderes, si singulos sicut teipsum amares. Ergo in illa perfecta charitate innumerabilium angelorum beatorum, et hominum, ubi nullus minus diligit alium, quam se ipsum, non aliter gaudebit quisque pro singulis aliis, quam pro seipso.

Si ergo cor hominis de tanto suo bono vix capiat gaudium suum, quomodo capax erit tot et tantorum gaudiorum? et atique, quoniam, quantum quisque diligit aliquem, tantum de bono ejus gaudet, sicut in illa perfecta felicitate unusquisque plus amabit sine comparatione, Deum, quam se et omnes alios secum; ita plus gaudebit absque æstimatione, de felicitate Dei, quam de sua et omnium aliorum secum. Sed si Deum sic diligent toto corde, tota mente, tota anima; et tamen, totum cor, tota mens, tota anima non sufficiat dignitati dilectionis,

voudront; car comme ils ne voudront rien autre chose que ce qu'il vaudra, il vaudra également tout ce qu'ils voudront, et sa volonté sera nécessairement accomplie. Est-ce la gloire, l'opulence qui te séduit? Dieu comblera d'honneurs ses serviteurs fidèles; que dis-je? ils seront ses enfans, ils participeront à sa divinité, ils prendront place avec son Fils, ils seront héritiers du Père céleste et cohéritiers du Christ, leur frère aîné. Trouves-tu des charmes dans la confiance et la sécurité? là ceux qui auront pratiqué la vertu seront sûrs de ne jamais perdre les biens, ou plutôt le bien unique dont ils jouiront, car ils ne le laisseront pas échapper volontairement; Dieu, qui les aimera et qu'ils aimeront, ne le leur ravira pas malgré eux, et il n'y a point en dehors de lui une puissance capable de le séparer de ses élus et de vaincre sa volonté et la leur.

Quelle félicité, encore une fois, doit accompagner la possession d'un tel bien! Cœur de l'homme, cœur ignorant des véritables joies, cœur habitué à la souffrance et fait à la douleur, de quelles délices tu serais rempli si tu pouvais te plonger dans cet océan de voluptés! Examine-toi, sonde ta profondeur, et vois si tu pourrais contenir tant de joies, suffire à tant de bonheur! Mais, ô faible mortel! si un de tes frères, que tu aimerais comme toi-même, possédait aussi cette ineffable béatitude, ton bonheur serait encore doublé par le sien; car tu jouirais autant de sa félicité que de la tienne. Et, si un grand nombre de tes frères, au lieu d'un seul, obtenaient également ce souverain bien, tu jouirais aussi de la félicité de chacun d'eux autant que de la tienne, en supposant que tu aimasses chacun d'eux comme toi-même. Ainsi donc, grâce à ce lien d'amour et de sympathie réciproque qui unira, dans l'autre vie, les légions innombrables des anges et des élus, tous jouiront de la félicité de tous autant que de leur félicité propre, et le bonheur de chacun sera multiplié sans fin et sans mesure.

Si donc le cœur de l'homme est à peine capable de contenir les joies immenses dont le remplira sa propre béatitude, comment pourra-t-il contenir celles dont l'inonderont tant d'autres béatitudes ajoutées à la sienne? Or on jouit d'autant plus du bonheur d'autrui qu'on aime davantage sa personne; et comme, dans cet état de béatitude où les justes parviendront un jour, chacun d'eux aimera incomparablement plus Dieu que soi-même et que tous les autres élus avec soi, il jouira aussi incomparablement plus de la félicité de Dieu que de la sienne propre et que de celle de tous les autres élus ajoutés à la sienne. Mais si alors les bienheureux doivent aimer Dieu de tout leur cœur, de tout

perfecto sic gaudebunt, *toto corde, tota mente, tota anima*, ut totum cor, tota mens, tota anima non sufficiat plenitudini gaudii.

CAP. XXVI. Deus meus et Dominus meus, spes mea et gaudium cordis mei, dic animæ meæ si hoc est gaudium, de quo nobis dicis per Filium tuum, «petite, et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum?» Inveni namque gaudium quoddam plenum, et plus quam plenum. Pleno quippe corde, plena mente, plena anima, pleno toto homine gaudio illo, adhuc supra modum supererit gaudium. Non ergo totum illud gaudium intrabit in gaudentes; sed toti gaudentes intrabunt in gaudium. Dic, Domine, dic servo tuo intus in corde suo, si hoc est gaudium, in quod intrabunt servi tui, qui intrabunt in gaudium Domini sui? Sed gaudium illud certe quod gaudebunt electi tui, «nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit.»

Nondum ergo dixi, aut cogitavi, Domine, quantum gaudebunt illi beati tui. Utique tantum gaudebunt quantum amabunt. Tantum amabunt quantum cognoscent. Quantum te cognoscent, Domino, tunc; et quantum te amabunt? Certe, «nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit» in hac vita, quantum te cognoscent et amabunt in illa vita. Oro, Deus, cognoscam te, amem te, ut gaudeam de te. Et si non possum in hac vita ad plenum, vel proficiam in dies, usque dum veniat illud ad plenum; proficiat hic in me notitia tui, et ibi fiat plena; crescat amor tuus, et ibi sit plenus, ut hic gaudium meum sit in spe magnum, et ibi sit in te plenum.

Domine, per Filium tuum jubes, imo consulis, petere; et promittis accipere, ut gaudium nostrum sit plenum. Peto, Domino, quod consulis per admirabilem consiliarium nostrum; accipiam quod promittis per veritatem tuam, ut gaudium meum plenum sit. Deus verax, peto; accipiam, ut gaudium meum plenum sit. Meditetur interim inde mens mea, loquatur inde lingua mea. Amet illud cor meum, sermocinetur

leur esprit et de toute leur ame, et si toute leur ame, tout leur esprit, tout leur cœur, ne suffit pas à la grandeur de cet amour, tout leur cœur, tout leur esprit, toute leur ame, ne pourra suffire non plus à la plénitude de leur bonheur.

CHAP. XXVI. Mon Seigneur et mon Dieu, vous qui êtes mon espoir et la joie de mon cœur, dites à mon ame si c'est là le bonheur que vous nous avez promis, en disant par la bouche de votre divin Fils : « demandez, et vous recevrez, et votre félicité sera pleine et entière? » J'ai trouvé un bonheur plein et plus que plein; car il inonde le cœur, il inonde l'esprit, il inonde l'ame, il inonde l'homme tout entier, et il reste toujours immense, inépuisable. Ce ne sera donc pas cet océan de joie qui entrera tout entier en nous; c'est nous qui serons plongés tout entiers dans cet océan de joie. Dites, Seigneur, dites à mon ame si c'est là le bonheur réservé à ceux qui entreront dans votre céleste royaume, le bonheur mystérieux, inoui, incompréhensible qui attend vos élus dans l'autre vie?

Ma bouche pourrait-elle exprimer, mon esprit pourrait-il concevoir toute l'étendue de leur félicité? Sans doute l'étendue de leur félicité sera égale à celle de leur amour, l'étendue de leur amour égale à celle de leur intelligence; mais quelle sera l'étendue de leur intelligence, de laquelle dépend celle de leur amour? Qui pourrait dire ici-bas jusqu'à quel point les justes vous connaîtront, et combien ils vous aimeront dans l'autre vie? Seigneur, écoutez ma prière, faites que je vous connaisse et que je vous aime, afin que je puisse vous posséder. Si la faiblesse de mon esprit m'empêche de vous connaître tout entier, et si la faiblesse de mon cœur m'empêche de vous aimer avec plénitude ici-bas, que mon cœur du moins s'agrandisse et que mon esprit s'éclaire de jour en jour; que la connaissance et l'amour de vos perfections croissent de plus en plus dans mon ame, afin qu'il me soit donné de vous connaître et de vous aimer pleinement dans le ciel, et qu'après avoir obtenu ici-bas un avant-goût du bonheur suprême par l'espérance, je puisse le posséder réellement et tout entier dans la vie éternelle.

Seigneur, vous nous ordonnez, ou plutôt vous nous conseillez, par la bouche de votre divin Fils, de demander ce que nous désirons, et vous promettez de nous l'accorder et de faire en sorte que notre joie soit pleine. Seigneur, je vous imploro, suivant le conseil que vous nous donnez par la bouche de votre divin Fils, accordez-moi ce que vous nous promettez, vous dont la promesse est toujours fidèle; faites que ma joie soit pleine. Entendez ma voix, Dieu de vérité; que je re-

os meum. Esuriat illud anima mea, sitiât caro mea, desideret tota substantia mea, donec intrem in gaudium Domini, qui es trinus et unus Deus, benedictus in sæcula. Amen.

SAINT THOMAS D'AQUIN.

NOTICE.

Saint Thomas naquit à Aquin, petite ville de la Campanie, au royaume de Naples. Sa famille était d'une haute noblesse; mais, pleine des idées du siècle, elle le plaça dès l'âge de sept ans au mont Cassin, pour y être élevé dans la discipline monastique, espérant qu'un jour il pourrait être abbé de ce riche monastère. Ses progrès furent rapides; mais, craignant de se perdre par ses propres talens, s'il restait dans le monde, il voulut se consacrer à Dieu dans l'ordre de Saint Dominique, et il en prit l'habit à dix-neuf ans. Il étudia la théologie à Cologne, sous Albert-le-Grand. Comme son application à l'étude et sa profonde méditation lui faisaient observer un rigoureux silence, ses compagnons le supposaient stupide, et l'appelaient le *Bœuf-Muet*; mais Albert reconnut bientôt sa haute intelligence, et leur dit que les doctes mugissemens de ce bœuf retentiraient un jour par toute l'Église.

En 1245, Albert, étant allé à Paris pour y professer, emmena avec lui le jeune élève, qui se mit en état d'être maître à son tour: il commença à expliquer le livre des sentences en qualité de bachelier; bientôt il fut reçu docteur, et la réputation de son savoir s'accrut de jour en jour. Le roi saint Louis avait une aveugle confiance dans les lumières de ce saint; il l'appelait souvent pour en recevoir des conseils qu'il s'empressait de suivre. Après avoir donné des leçons de théologie à Paris et à Rome, il ne dédaigna pas d'enseigner dans plusieurs petites villes d'Italie où ses supérieurs l'envoyèrent; partout il laissait des traces de sa grande science; mais il n'en laissait pas moins de sa piété. Souvent, après avoir passé le jour à résoudre des difficultés, il consacrait sa nuit à la prière. Il invoquait toujours l'esprit de Dieu avant de se livrer à l'étude, et dans la crainte de se dessécher le cœur par des abstractions, il lisait les Conférences de Cassien, pour nourrir ses sentimens de dévotion. En 1214, le pape Grégoire X, instruit du rare mérite de ce docteur, lui envoya l'ordre de se rendre au concile de Lyon, pour y disputer contre les Grecs, et les convaincre d'erreur et schisme. Thomas obéit; mais il tomba malade dans la Campanie, et fut obligé de s'arrêter à Fosse-Neuve, abbaye

çois un jour en partage la félicité sans bornes que donnent aux élus la connaissance complète et l'ardent amour de vos perfections. Cependant que ce bien suprême soit sur la terre l'objet des méditations de mon esprit et de l'amour de mon cœur; que ma bouche ne cesse d'en parler, mon ame d'aspirer après lui, ma chair d'en être altérée, et tout ce que je suis de le désirer, jusqu'au jour où je pourrai entrer dans les joies du Seigneur, du Dieu unique en trois personnes. Que son nom soit béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

de l'ordre de Cîteaux. Quels soins il reçut de ces moines ! Ces soins ne purent le sauver. Sentant sa fin approcher, il demanda le saint viatique ; il alla même au-devant et se prosterna par terre ; il récita le Symbole avec de grands sentimens de piété, et le lendemain, 7 mars 1274, il rendit son ame à Dieu. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau y attirèrent un grand concours de fidèles. Il fut canonisé par le pape Jean XXII, et l'an 1369, on fit la translation de son corps par l'ordre du pape Urbain V. Il fut donné aux frères Prêcheurs de Toulouse, et son bras droit fut porté à Paris.

Le nombre de ses écrits paraît prodigieux en considération de celui de ses années. Ils renferment des Commentaires sur Aristote, sur les quatre livres des Sentences et sur divers passages de l'Écriture sainte, des questions disputées tant en France qu'en Italie, la Somme de la foi catholique et la célèbre Somme de théologie, qui contient la preuve de tous les dogmes, l'explication de presque toutes les vérités qui peuvent être agitées par les théologiens, ainsi que les principes et les lois qu'appliquent les ministres de la justice dans l'exercice de leurs fonctions. Il a aussi composé des sermons et une foule de petits traités.

Saint Thomas est appelé l'Ange de l'École, et les souverains pontifes ont toujours recommandé aux théologiens de s'attacher à sa doctrine.
